



Charles Naine

1874 - 1926

La Pensée, Son Action



Parti socialiste
La Chaux-de-Fonds

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Mercredi 21 octobre 2009 à 20 heures, dans la Cave du *Petit Paris* (rue du Progrès 4), le Parti socialiste de La Chaux-de-Fonds organise une soirée ouverte au public (entrée libre), consacrée à **Charles Naine**, une figure mythique du socialisme suisse.

Objecteur de conscience, antimilitariste, premier socialiste neuchâtelois élu au Conseil national, en 1911, cet ouvrier horloger devenu avocat était aussi un polémiste redoutable et un écrivain de talent. Sa mort prématurée, à l'âge de 52 ans, provoqua une grande émotion à La Chaux-de-Fonds qui lui réserva des obsèques mémorables, le 31 décembre 1926.

C'est l'historien vaudois **Pierre Jeanneret** qui évoquera la pensée et l'action politiques de Charles Naine dans une conférence qui promet d'être passionnante.

Des textes choisis notamment parmi les nombreux articles de Charles Naine publiés dans le quotidien socialiste neuchâtelois *La Sentinelle* seront lus par **Matthieu Béguelin** et **Théo Huguenin-Elie**.

Un film de quelques minutes, consacré aux obsèques de Charles Naine, est conservé à la Cinémathèque suisse qui a bien voulu en mettre une copie à la disposition des organisateurs.

La projection de cet émouvant document cinématographique sera introduite par **Willy Schüpbach**, un militant socialiste chevronné, par ailleurs biographe d'Ernest-Paul Graber.

Une discussion avec le public sera ouverte après l'intervention de deux membres des Jeunesses Socialistes qui diront ce qu'évoque pour eux la mémoire de cet ardent défenseur de la classe ouvrière du début du XXe siècle.

La soirée se terminera par une verrée offerte au public par la section de La Chaux-de-Fonds du Parti socialiste.

TABLE DES MATIÈRES

I.	PROGRAMME DE LA SOIRÉE	3
II.	ALLOCUTION DE LAURENT DUDING, <i>PRÉSIDENT DU PARTI SOCIALISTE DE LA CHAUX-DE-FONDS</i>	4
III.	CONFÉRENCE DE PIERRE JEANNERET, <i>HISTORIEN</i>	6
IV.	« CHARLES NAINÉ EN PAROLES », PAR MATTHIEU BÉGUELIN ET THÉO HUGUENIN-ÉLIE .	25
V.	COMMENTAIRE DE WILLY SCHÜPBACH SUR LES OBSÈQUES DE CHARLES NAINÉ	35
VI.	« ACTUALITÉ DE CHARLES NAINÉ », PAR BAPTISTE HUNKELER ET JULIEN JEANRENAUD, <i>JEUNES SOCIALISTES NEUCHÂTELOIS</i>	39
VII.	<i>SOIRÉE CHARLES NAINÉ À LA CHAUX-DE-FONDS</i> , PAR RAYMOND SPIRA [<i>LE POINT</i> N°275 - OCTOBRE 2009]	41
VIII.	ANNEXES.....	43
1.	CHARLES NAINÉ JOURNALISTE. SA PENSÉE SOCIALISTE.....	43
1.1.	DE TRÈS HAUTE IMPORTANCE... ?	43
1.2.	QUE LEUR RÈGNE VIENNE !	45
1.3.	LA MARCHÉ À LA CAISSE.....	46
1.4.	SUPPRESSION DE L'ARMÉE ET DÉSARMEMENT.....	48
1.5.	LA MORT DU CHEVAL.....	49
2.	HISTOIRE D'UNE GRÈVE À LA CHAUX-DE-FONDS.....	51
3.	PLAIDOIRIE PRONONCÉE LE 25 JANVIER 1915 PAR CHARLES NAINÉ, DÉFENSEUR DE GUSTAVE NEUHAUS ET DE PAUL GRABER, DEVANT LE TRIBUNAL TERRITORIAL IIA	57

I. PROGRAMME DE LA SOIRÉE

1. INTRODUCTION PAR LAURENT DUDING, *PRÉSIDENT DU PARTI SOCIALISTE DE LA CHAUX-DE-FONDS*
2. « *CHARLES NAINÉ EN PAROLES* », PAR MATTHIEU BÉGUELIN ET THÉO HUGUENIN-ÉLIE
[1^{ÈRE} PARTIE]
3. « *DES MONTAGNES NEUCHÂTELOISES AUX RIVES LÉMANIQUES : LA PENSÉE ET L'ACTION POLITIQUES DE CHARLES NAINÉ* », PAR PIERRE JEANNERET, *HISTORIEN*
4. CHARLES NAINÉ EN PAROLES, PAR MATTHIEU BÉGUELIN ET THÉO HUGUENIN-ÉLIE
[2^{ÈME} PARTIE]
5. « *LES OBSÈQUES DE CHARLES NAINÉ* », PETIT FILM DE TROIS MINUTES ENVIRON, COMMENTÉ PAR WILLY SCHÜPBACH
6. « *ACTUALITÉ DE CHARLES NAINÉ* », PAR BAPTISTE HUNKELER ET JULIEN JEANRENAUD, *MEMBRES DE LA JEUNESSE SOCIALISTE NEUCHÂTELOISE*
7. DISCUSSION AVEC LE PUBLIC
8. LA SOIRÉE SE TERMINERA PAR UNE VERRÉE OFFERTE PAR LA SECTION DE LA CHAUX-DE-FONDS DU PARTI SOCIALISTE

II. ALLOCUTION DE LAURENT DUDING, PRÉSIDENT DU PARTI SOCIALISTE DE LA CHAUX-DE-FONDS

“ Chers amis, chers camarades, Madame, Monsieur bonsoir,

Au nom de la section chaux-de-fonnière du PS, j’ai le grand plaisir de vous accueillir ce soir à la Cave du Petit Paris pour une nouvelle soirée thématique. Ce coup d’œil dans le rétroviseur, cet éclairage sur nos racines (d’où l’on vient ?) nous permettent certainement de mieux comprendre notre réalité.

Après Jean Jaurès et E.-P. Graber nous allons rendre hommage ce soir à une autre figure emblématique du socialisme, Charles Naine. Personnage pour qui j’ai personnellement un grande tendresse notamment pour son antimilitarisme.

Ce soir, nous vous invitons à un voyage. La conférence de Pierre Jeanneret intitulée « des montagnes neuchâteloises aux rives lémaniques, la pensée et l’action de Charles Naine » va en effet nous emmener de l’arc jurassien au bord du Léman, plus précisément à Lausanne. Lausanne où Charles Naine, alors chef du PS neuchâtelois, réorganiserait le PS vaudois avant d’être député au Grand Conseil de ce canton. On peut donc dire qu’il a joué un rôle central dans l’essor du PS en Suisse romande à l’instar de Graber.

Quelques mots sur Charles Naine...

Charles Naine, ouvrier horloger devenu avocat a été rédacteur à la Sentinelle tout comme E.-P. Graber (qui lui rendra un vibrant hommage en 1928 en publiant un recueil de textes intitulé CN, journaliste). Charles Naine fut député au Grand Conseil de 1906 à 1910 et au Conseil national dès 1911 (1^{er} socialiste NE). Pacifiste convaincu, il fut un des rares socialistes à ne pas voter les crédits de guerre en 1914. On peut imaginer la force de cet homme pour défendre une telle position à quelques jours du début d’un des plus grands massacres de l’histoire mondiale.

Pour cette même raison, il avait déjà refusé en 1903 d’accomplir son service militaire, ce qui lui coûta quelques mois de prison. Intitulé Charles Naine : sa pensée, son action, cette Soirée nous permettra de constater qu’il était un véritable visionnaire. Par exemple, dans un texte datant de 1926, ce dernier écrivait « pourquoi ne fusionnerait-on pas Le Locle et La Chaux-de-Fonds ; d’une ville à l’autre, il n’y a guère plus que d’un bout de Lausanne à l’autre ». Etonnant/Prodigieux/Incroyable de se dire que ce thème fait encore l’objet de large débat à l’heure actuelle.

Mais l’actualité de Charles Naine se situe bien pour moi dans ces prises de position antimilitariste et pacifiste (nous verrons si du point de vue de membres des JSN il en va de même). N’oublions pas qu’il aura fallu attendre 2 guerres mondiales et de longues années pour qu’un service civil (en lieu et place d’un service militaire) soit introduit dans notre pays. Pour avoir personnellement suivi cette voie, je ne peux qu’être reconnaissant envers Charles

Naine et l'ensemble des pacifistes qui ont permis cette évolution. Le 29 novembre prochain nous serons amenés à prendre position sur une initiative en lien avec l'exportation d'armes. Une nouvelle fois, l'actualité de la pensée de Charles Naine nous apparaît comme une évidence.

Et encore quelques mots sur le programme de notre Soirée.

Au nom de la section de La Chaux-de-Fonds, je remercie vivement Pierre Jeanneret d'avoir accepté notre invitation. M. Jeanneret que l'on peut qualifier d'un des plus fameux historiens du mouvement ouvrier suisse est l'auteur de nombreuses publications qui font autorité en la matière. Je citerai notamment les ouvrages de référence que sont « 10 grandes figures du socialisme suisse » (tome I et II) et plus récemment « Popistes. Histoire du Parti ouvrier et populaire vaudois de 1943 2001 » sans oublier ses nombreuses contributions à des notices pour le dictionnaire historique de la CH. de même que de multiples contributions à des ouvrages collectifs. P. Jeanneret est aussi l'auteur de très nombreux articles parus notamment dans Gauchebdo, Domaine Public et Cahier d'Histoire du mouvement ouvrier.

Je le remercie d'autant plus qu'il accepte de vous mettre à disposition le texte de sa conférence.

En deux temps, nous aurons l'occasion de vérifier que Charles Naine était un écrivain de talent mais aussi un polémiste redoutable. Matthieu et Théo – coutumiers de l'exercice – liront quelques extraits de textes de Charles Naine.

Suivra un moment d'émotion avec la projection d'un court film relatant les obsèques de Charles Naine mort prématurément à l'âge de 52 ans en 1926. Ce film sera commenté par W. Schüpbach, grand connaisseur de la pensée socialiste régionale.

Ensuite, après la conférence de P. Jeanneret, nous pourrons vérifier l'actualité de Charles Naine au travers de prises de position de deux membres des JSN, Baptiste Hunkeler et Julien Jeanrenaud.

Voilà, tout est dit. Je laisse place aux différents intervenants mais profite de remercier Raymond Spira pour l'impulsion décisive donnée à la mise sur pied de cette soirée tout comme de celles qui ont précédé.

Bonne soirée et à plus tard pour partager une verrée offerte par la section. ”

III. CONFÉRENCE DE PIERRE JEANNERET, *HISTORIEN*

Des Montagnes neuchâtelaises aux rives lémaniques: pensée et action politiques de Charles Naine

Conférence de Pierre Jeanneret à La Chaux-de-Fonds, 21 octobre 2009

Qui était-il vraiment, cet homme de haute taille, que sa moustache faisait ressembler à Gorki, au regard intense, à la chemise en drap grossier de travailleur? Je vais tenter de broser son portrait, avec empathie, mais en refusant toute hagiographie. Sur le plan de la méthode, je suivrai un ordre chronologique traditionnel, mais en insérant la biographie de Charles Naine dans son contexte, et en privilégiant certains moments de sa vie, et certains aspects de sa pensée.

Charles Naine est né le 27 juin 1874 à Nods, au pied du Chasseral, dans un milieu de petite bourgeoisie (son père fut longtemps clerc de notaire). Il gardera toute sa vie un attachement profond aux Montagnes jurassiennes, et il est évident que celles-ci l'ont imprégné.

Son frère aîné, Louis Albert Naine (1871-1957) a été également une figure assez importante du mouvement socialiste, dans le PS de Genève. Député, conseiller national, il fut membre du Conseil d'Etat dans le gouvernement de gauche de Léon Nicole 1933-36. Mais c'était moins un meneur d'hommes charismatique qu'un excellent administrateur.

Du fait de la mort précoce de ses parents, Charles Naine est élevé à Travers par son grand-père maternel Pellaton, dans un milieu d'horlogers. Cet homme avait gardé un peu de l'esprit révolutionnaire de 1848 et de 1856 (c'est-à-dire de la révolution antiprussienne et antiroyaliste). Il était sorti de l'Eglise officielle pour adhérer à l'Eglise indépendante de Couvet.

Passons sur la scolarité sans histoire du jeune Charles. Il a pour condisciple son futur compagnon de lutte Ernest-Paul Graber (1875-1956).

En 1889, Charles Naine entre à l'Ecole d'horlogerie et de mécanique de La Chaux-de-Fonds, ouverte en 1865 (St-Imier 1866, Le Locle 1868). Puis il travaillera à la Fabrique d'ébauches de Fontainemelon. Il a donc connu la vie ouvrière.

Quel est le contexte économique et spirituel de sa jeunesse, et d'abord la situation de **l'industrie horlogère** qui a tant marqué l'histoire de cette ville?

«Les Jurassiens ont donné au monde la machine de précision appelée montre. Cette petite machine à mesurer le temps de tous a aussi formé l'âme de ceux qui la fabriquent», écrivait Achille Gropierre, secrétaire syndical horloger (1872-1935). L'horlogerie suisse est née au XVIe siècle à Genève, en partie grâce au Refuge huguenot. Elle s'est développée dans les Montagnes neuchâtelaises et le Vallon de Saint-Imier au XVIIIe siècle. Un mode de

production s'est rapidement mis en place; il va régner jusque vers 1875: le système de l'*établissage*, c'est-à-dire la fabrication de la montre décomposée dans de multiples ateliers et à domicile, par des ouvriers extrêmement spécialisés. Le terme vient du fait que l'établisser fait le lien entre la production et le marché. Ces montres sont essentiellement fabriquées pour l'exportation, notamment aux Etats-Unis, d'où une grande dépendance de la production envers les fluctuations du marché. Or vers 1850, on assiste à la création d'une industrie horlogère américaine, beaucoup plus moderne, mécanisée, fondée sur la standardisation des pièces qui composent la montre. En 1876, c'est le choc. L'Exposition universelle de Philadelphie est une humiliation pour les exposants suisses. Et le marché américain se ferme: la valeur des exportations de montres suisses chute de 18 millions de francs en 1872 à 4 millions en 1877. Le patronat suisse comprend la nécessité de passer au machinisme, à la mécanisation, à la production concentrée en fabrique: d'où le recul de l'établissage et du nombre d'ouvriers spécialisés à domicile. Par ailleurs, l'horlogerie suisse est frappée par une série de crises économiques. Charles Naine en a vu les conséquences sociales et même les a vécues personnellement. Elles ont joué un rôle important dans sa prise de conscience. Nous y reviendrons.

Ce recul du système de l'établissage va entraîner celui de **l'anarchisme**. Le lien entre d'une part cette production horlogère dans de petits ateliers à domicile et d'autre part la forte implantation de l'anarchisme dans les Montagnes n'a pas manqué d'intriguer les historiens, et déjà Marx, Bakounine, Kropotkine. N'oublions pas que le Jura a été le troisième pôle de l'anarchisme européen, avec la Russie tsariste et l'Europe du Sud. Comment expliquer ce phénomène? Sans doute le travail précis, assez libre et autonome, dans de petites unités artisanales de production, correspondait-il à l'idéal économique fédéraliste de Proudhon et Bakounine. C'était donc un milieu social et culturel favorable à l'anarchisme, même si cette explication est aujourd'hui controversée. On ne va pas refaire ici l'histoire de l'*Association internationale des travailleurs* ou Ière Internationale fondée à Londres en 1864! Mais souvenons-nous que de nombreux réfugiés politiques s'étaient établis dans la Suisse républicaine et progressiste des radicaux. Des sections de l'Internationale s'étaient fondées à La Chaux-de-Fonds, à Saint-Imier et au Locle. Mais la crise dans l'Internationale entre marxistes et anarchistes avait amené, en 1871, la fondation de la *Fédération jurassienne* dite «antiautoritaire» (Bakounine, Kropotkine, James Guillaume). Or, pour les raisons qu'on a vues, l'anarchisme était en plein déclin au moment de la jeunesse et de la formation intellectuelle de Naine. La Fédération elle-même s'était dissoute en 1880. En résumé, on peut dire grossièrement que l'atelier et le travail à domicile étaient favorables à l'anarchisme, tandis que l'usine, la concentration et la prolétarianisation des ouvriers horlogers dans la fabrique (*Longines, Omega, Tissot*, etc.) ont favorisé la syndicalisation et la naissance, puis la croissance du socialisme neuchâtelois.

Mais l'anarchisme a durablement marqué les mentalités, et beaucoup de socialistes dans les Montagnes jurassiennes ont gardé un peu de l'esprit libertaire.

Alors interrogeons-nous: en quoi l'anarchisme a-t-il imprégné la personnalité et la pensée de Charles Naine?

Il lui devait certainement son esprit farouchement indépendant, individualiste et libre. Il a gardé quelque chose de la sensibilité panthéiste rousseauiste qui imprègne l'anarchisme. Pour lui, le socialisme est affaire de sentiment autant que d'idée, et la révolution doit revêtir aussi un aspect moral. Et puis, Naine ne sera jamais un dogmatique: ce refus d'adhérer à une doctrine rigoureuse est caractéristique de la mentalité anarchiste. A cette mentalité, il doit certainement aussi son antimilitarisme viscéral, sur lequel nous aurons abondamment à revenir. De l'anarchisme, il a hérité encore la foi – rousseauiste – en la formation de l'individu par l'éducation. Enfin, on peut expliquer en partie son antibolchevisme futur par sa méfiance envers l'Etat (je ne dis pas son refus de l'Etat): «Je ne suis pas anarchiste, je ne crois pas que la société puisse se passer de toute autorité; mais je crois que le progrès consiste à en diminuer toujours davantage le rôle, pour y substituer toujours plus l'entraide, la libre entente. Si le régime socialiste ne devait pas nous apporter cela, je m'en détournerais pour chercher ailleurs la liberté.» (*La Sentinelle*, 20 février 1918).

Mais, comme il vient de le dire lui-même, il serait absurde de faire de Charles Naine un anarchiste! On peut dire avec son biographe Rudolf Martin Högger que si le caractère de Naine le rapprochait de l'anarchisme, sa conception du monde constituée logiquement montre des traits certains de son éducation marxiste: ainsi le titre de sa brochure *Socialisme et Lutte de Classes* (1918). Cette adhésion au marxisme n'avait d'ailleurs rien de bien original. Autour de 1900, la conception marxiste du socialisme s'était imposée, tant sur Hermann Greulich qu'Albert Steck ou Otto Lang, quelques-unes des grandes figures fondatrices du PSS.

Dans ce Jura auquel Naine doit tant, on observe aussi une conjonction entre l'anarchisme et **le protestantisme calviniste**, fortement ancré dans les Montagnes: morale du travail, sens de la liberté et de la responsabilité individuelles. Une thèse, défendue aussi bien par l'historien David Landes dans *Revolution in Time* que par Kropotkine et Humbert-Droz, attribue le succès des idées libertaires à deux facteurs: au travail individualisé dans de micro-unités de production, on l'a vu, et à l'aspect culturel du protestantisme: l'individualisme, le fait de savoir écrire et surtout lire (les Saintes Ecritures, mais aussi des brochures politiques), enfin la capacité de penser par soi-même. Notre regretté camarade Pierre Hirsch a justement souligné «que la Suisse romande, et le Jura neuchâtelois en particulier, est une région très profondément influencée par la tradition religieuse, même chez ceux de ses habitants qui se sont détachés de la pratique religieuse, et ils sont nombreux.

Les hommes de gauche y sont très souvent issus de milieux religieux et de familles de pasteurs.» («Protestantisme social, Anarchisme et Gandhisme en Suisse», p. 28.) Par exemple, celui qui est souvent présenté comme le fondateur du Parti socialiste neuchâtelois, le «médecin des pauvres» Pierre Coullery (1819-1903) écrit en 1891 un livre intitulé *Jésus le Christ et sa vie, sa doctrine morale et politique, économique et sociale. Les lois naturelles du socialisme*. Ce titre est très révélateur.

Mais qu'en est-il de Charles Naine? Quel était son rapport au christianisme? Aux *Unions chrétiennes de jeunes gens*, véritable pépinière de socialistes chrétiens et de socialistes tout court, il subit l'influence d'un jeune pasteur de l'Eglise indépendante qui a fortement marqué le Jura de son empreinte, Paul Pettavel (1861-1934). C'est lui qui fera en 1926 l'éloge funèbre de Naine. Pettavel s'inscrit dans l'héritage d'Alexandre Vinet, c'est-à-dire «l'Eglise libre dans l'Etat libre», l'Eglise indépendante du pouvoir politique, une cause qui sera chère à Naine. Ce dernier a aussi été marqué par le livre *Mon Utopie* de Charles Secrétan, qui est à la base du christianisme social.

La position religieuse de Charles Naine est claire. On ne saurait le ranger parmi les socialistes chrétiens, aux côtés d'Hélène Monastier, du jeune Humbert-Droz, de Pierre Cérésolle, de Leonhard Ragaz ou d'Arthur Maret! Naine admire la figure historique de Jésus-Christ et l'esprit du Sermon sur la Montagne, mais sans vraie foi en Jésus ressuscité. Il est étranger à la Révélation. Il se dit clairement incroyant et récuse l'appellation de chrétien. Il est également très critique envers le clergé et les Eglises chrétiennes: «Votre foi ressemble trop à votre intérêt pour éveiller la nôtre.» (*Le Peuple suisse*, 20 novembre 1906). Il se prononce – en des termes qu'on pourrait qualifier de pré-sartriens – contre l'existence de Dieu: «Nous sommes donc seuls, bien seuls, complètement laissés à nous-mêmes, ou si vous préférez: complètement libres.» (*Le Peuple suisse*, 18 mars 1908) Enfin, il affirme la neutralité religieuse du mouvement socialiste: «Le socialisme proclame la religion privée et ne s'en préoccupe pas.» (*La Sentinelle*, 8 octobre 1902). Mais Naine prend au sérieux les exigences de l'Evangile. Toute sa pensée restera imprégnée d'un christianisme social, mais laïcisé. Il écrit en 1903, dans *Surproduction et chômage* (p. 30): «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous – et aimez-vous!», une phrase révélatrice, qui constitue une synthèse entre marxisme et christianisme.

Une parenthèse s'impose ici, en cette ville de La Chaux-de-Fonds, où presque tous les grands industriels horlogers étaient juifs: en 1922 par exemple, une seule des dix plus grandes fabriques n'est pas dirigée par un fabricant israélite. Dans les temps de crises, cette situation a pu déclencher des sentiments antisémites, notamment dans les années 30. Or on ne trouvera jamais un mot de Charles Naine contre les Juifs. Cela paraît aller de soi, mais hélas (il suffit de lire Proudhon) on sait que l'appartenance à la «gauche» ne prémunit pas obligatoirement contre l'antisémitisme!

Comme on l'a vu, l'histoire de l'horlogerie suisse est marquée par une série de crises cycliques, surtout dès la seconde partie du XIXe siècle. Après une période de prospérité, nouvelle grande dépression en 1891. Elle durera jusqu'en 1895. Elle engendrera même des mouvements de révolte, des bris de machines, que l'on tient pour responsables de la paupérisation.

Cette crise a joué un rôle important dans **la prise de conscience politique et sociale** de Naine. Il exprime de manière poignante le vécu de la crise par les travailleurs: «La crise, pour les ouvriers, ce que cela représente de nuits d'insomnie, de réveils pleins d'amertume, de repas sans joie, de vie de famille maussade et parfois tourmentée, orageuse; ce que cela représente d'actes de courage, de résignation, d'humilité, nul ne saura le dire (...) Il faudrait un observateur sagace et un écrivain de talent pour dépeindre les souffrances morales et matérielles du peuple des travailleurs.» (*La Solidarité horlogère*, 17 avril 1909). Mais Naine ne se contente pas de constats pathétiques. Il théorise aussi ces crises de surproduction, en une formulation très marxiste que l'on trouve déjà dans le *Manifeste*: «Mais à la différence des crises d'autrefois, qui étaient produites par la disette, suite de mauvaises récoltes, de guerres, de peste, etc., les crises modernes ont leur source dans la surproduction. On manque de tout parce que l'on a trop de tout. On est dans la misère parce que l'on a trop travaillé [remarquons son goût de l'antithèse]. On n'a pas de quoi se payer le nécessaire parce qu'on a produit ce nécessaire jusqu'au superflu. C'est là une situation curieuse dont les économistes bourgeois se gardent bien de donner l'explication, soit par ignorance, soit par crainte de devoir condamner un état social qui les fait vivre et dont ils retirent de gros intérêts.» (*La Sentinelle*, 9 avril 1902) Quelle actualité dans ces propos, en ces temps de crise où réapparaît le spectre du chômage! Surtout quand Charles Naine poursuit sa démonstration en dénonçant un fruit du colonialisme politique et économique, lui-même engendré par surproduction et la sous-consommation dans les grands pays capitalistes, c'est-à-dire la mondialisation du système: «Lorsque les hommes du monde entier produiront selon le régime capitaliste, lorsque tous les travailleurs de la terre seront des salariés élaborant des richesses qu'ils ne peuvent racheter, le problème des crises se posera alors plus pressant qu'aujourd'hui. Les crises revêtiront un caractère universel et prendront une intensité inconnue jusqu'à présent.» Et il prédit « des jours sombres » et « des révolutions sanglantes ». (*Ibid.*)

La crise de 1891 – qui par ailleurs ruine en partie sa famille – est le grand révélateur social pour Naine. Il décide alors de consacrer sa vie au problème des rapports sociaux et de l'exploitation. Pour cela, il va faire des études universitaires, à la Faculté de Droit de Neuchâtel. Il entre à la société de Zofingue (comme Humbert-Droz), mais ne connaîtra pas la joyeuse vie d'étudiant. Il vit chichement, comme la classe ouvrière. Il adopte le vêtement grossier de drap bleu, celui du travailleur, qu'il gardera toute sa vie.

Charles Naine veut partager le sort des masses prolétaires des grandes villes et connaître le grand mouvement mondial du socialisme. Il faut insister sur ce point: il ne cessera, sa vie durant, d'être un internationaliste et de mener le combat contre le patriotisme, le nationalisme fauteur de guerre. Il écrit: «L'internationalisme est la pierre de touche du socialisme. Tout socialiste qui garde encore des préjugés de nationalité n'a pas complètement dépouillé le vieil homme [une expression chrétienne, soit dit en passant] (...) Il ne comprend pas tout entier le cri de Marx et d'Engels: *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!*» (*La Sentinelle*, 19 mars 1901).

Naine quitte donc la Suisse. Il part à l'étranger. A Berlin, le 18 mars 1900, il entend un discours de Bebel. Il est impressionné par la force de la social-démocratie allemande, qui est depuis 1893 le plus grand parti du Reich. Il envoie de nombreuses lettres à *La Sentinelle*. Par exemple, il rapporte un discours de Karl Liebknecht, qui exerce sur lui une influence. Tous deux – chacun à son échelle bien sûr – lutteront contre la guerre de 1914-18.

A Paris, où il se trouve depuis novembre 1900, il suit l'enseignement du grand économiste Charles Gide (1847-1932). Celui-ci a exercé une immense influence sur le **mouvement coopérateur**, auquel Naine sera toujours très attaché comme à une voie vers le socialisme. Il sera de plus en plus, jusqu'à la fin de sa vie, un partisan d'une amélioration progressive, grâce à la coopérative. Un mot-clé dans l'idéal coopératif, celui de solidarité. Egalement un mot-clé chez Naine, comme en témoigne le titre de sa brochure *Socialisme Solidariste* (1920). La coopération est vieille comme le monde et a existé de tout temps dans l'histoire de l'humanité: construction de maisons collectives en Nouvelle-Guinée, celle des bisses valaisans par exemple... Mais c'est la révolution industrielle du XIXe siècle qui a fait de la coopérative de consommation et de production une alternative à l'exploitation capitaliste. L'idée coopérative a été soutenue par Fourier (1772-1837) et son disciple Victor Considérant (1808-1893), par l'industriel et réformateur social anglais Robert Owen (1771-1858), par les *Equitables Pionniers de Rochdale*, dans le Jura par Pierre Coullery, etc. Sur le terrain, et plus concrètement, notons la naissance et le développement, dès le milieu du XIXe siècle, de coopératives à La Chaux-de-Fonds, dont les murs et les enseignes que vous connaissez mieux que moi portent encore les traces: une boulangerie coopérative, ou encore la société de consommation *La Ménagère* en 1906, une librairie puis une imprimerie coopératives (1909 et 1912). Naine y a participé indirectement, comme conseiller juridique. Mais il n'a jamais cru en la seule coopérative. Celle-ci doit s'accompagner de l'action des syndicats et du parti: c'est la fameuse «trilogie ouvrière».

Naine subit aussi l'influence du révisionnisme du marxisme, incarné par Edouard Bernstein (1850-1932). Pour Bernstein, pas de paupérisation rapide de la classe ouvrière ni d'écroulement logique et inévitable du capitalisme. Il faut donc aller vers un socialisme non révolutionnaire mais évolutif. C'est ce qu'on appelle le réformisme. Naine oscillera toute sa vie entre les tendances

révolutionnaire et réformiste, mais il ira de plus en plus dans le sens de cette dernière. Sur le plan théorique, il reste difficile à classer.

En 1901, année charnière dans sa vie, Naine est de retour au pays. Les années 1901-1910 sont pour lui **les années d'engagement socialiste à La Chaux-de-Fonds**.

En 1901 il obtient son brevet d'avocat et sera un «avocat des pauvres». Il se marie avec Adèle Bourquin, une nature simple et peu cultivée, ce qui entraînera des difficultés conjugales, notamment au début des années 20, où Charles Naine aurait, semble-t-il, connu un grand amour.

Dès 1901 il est le nouveau rédacteur de *La Sentinelle*, où il remplace Walter Biolley (1866-1905). C'est donc un engagement dans le Parti socialiste neuchâtelois.

Rappelons brièvement ses origines, dont l'historien Marc Perrenoud a fait une brillante synthèse. La naissance du PSN s'explique par plusieurs facteurs convergents, dont certains sont déjà apparus dans mon exposé: 1) l'influence de l'Association internationale des travailleurs; 2) la disparition des anciennes méthodes de production horlogère, le passage à la fabrique, le rapide déclin de l'anarchisme et la montée des syndicats ouvriers; 3) l'influence de la Société ouvrière du Grütli, dont le slogan était «Durch Bildung zur Freiheit»; enfin 4) l'influence du christianisme social, et notamment du pasteur Pettavel. Mais cette mouvance socialiste doit se structurer. Le Parti ouvrier est créé en 1889 à l'occasion d'élections. Il deviendra le Parti socialiste neuchâtelois, officiellement fondé en septembre 1896 au Cercle ouvrier de La Chaux-de-Fonds.

A cette époque qui est celle de la presse, il n'y a pas de parti politique sans journal. C'est *La Sentinelle*, indissociable de l'histoire du PSN. Elle est née en 1890. Ce n'est alors qu'une modeste feuille socialiste du Jura neuchâtelois. En 1906, son titre disparaît momentanément au profit de *Le Peuple suisse*, qui veut s'adresser à toute la Suisse romande. *La Sentinelle* réapparaît le 1^{er} juillet 1909, et comme quotidien dès le 18 décembre 1912. On y voit la pugnacité de Charles Naine, et ses talents de journaliste de combat, sur lesquels nous reviendrons.

On peut donner un portrait de Charles Naine parvenu à sa pleine maturité politique: «Je le revois [écrit Jules Baillods]. Il était grand, un peu voûté, l'épaule carrée, la main solide, moustaches de chef gaulois, cheveux au vent, le regard paisible mais rapidement allumé d'éclairs, la voix profonde, traînante comme alourdie de choses impossibles à porter, et qui, brassée, heurtée s'élevait par moments, pathétique, vers d'étranges sommets voilés de brume, mais qu'on sentait flambants d'amour; une voix d'apôtre, d'un apôtre sorti du peuple même et qui au-delà des injustices du monde voyait plus grande, plus haute, une religion nouvelle, la religion d'un peuple heureux. Solitaire, quoique entouré de sergents de bataille, il était l'image de l'ouvrier en marche vers un

avenir qu'il croyait possible et réalisable par la justice sociale et la fraternité humaine.» (*La Chaux-de-Fonds*, pp. 76-77)

C'est là, en 1903, que se place l'un des grands moments de la vie de Charles Naine: le refus de servir, **l'objection de conscience**.

Naine a accompli en 1894 son école de recrues. Mais en 1903, alors qu'il doit entrer en cours de répétition pour des manœuvres, il informe son supérieur de son refus de servir. Arrestation, procès devant le Tribunal militaire, condamnation à trois mois de prison et exclusion de l'armée.

Pourquoi cet acte? Quels en sont les mobiles? D'abord, il s'inscrit dans un contexte général antimilitariste et antibelliciste. Au Val-de-Travers, on avait gardé le souvenir de l'entrée en Suisse, en janvier 1871, de l'armée défaite de Bourbaki: c'était comme le spectre de la guerre. Et puis la guerre des Boers – l'armée anglaise, ses camps de concentration, contre le petit peuple afrikaner – venait de choquer l'opinion. Il y avait aussi l'influence de l'antimilitarisme de Tolstoï, sur Gandhi comme sur les anarchistes jurassiens. Cet antimilitarisme était profondément ancré dans l'esprit des Montagnes, individualiste, hostile à l'esprit de régiment, et il avait été réactivé par les interventions de la troupe contre les grévistes.

Dès son retour au pays en 1901, Charles Naine écrit dans *La Sentinelle*: «A bas l'armée!» (30 mai 1901). Antimilitarisme, mais surtout antibellicisme. Celui-ci lui inspirera plusieurs de ses meilleurs textes, tantôt pathétiques, tantôt ironiques, toujours percutants. Un exemple, à propos de la guerre russo-japonaise de 1904-1905: «Le sang rougit les mers de Chine et la terre d'Asie; il jaillit à flots, par des blessures béantes, de corps jeunes et beaux, hier encore debout, pleins de force et de vie, demain couchés, commençant à pourrir.» Puis changement de ton: «Le port d'armes est dangereux chez les individus. (...) Le port d'armes entre nations est beaucoup plus dangereux, et on devrait l'avoir interdit depuis longtemps.» (*La Sentinelle*, 17 février 1904).

Mais revenons à l'objection de conscience et à la plaidoirie de Charles Naine devant le Tribunal militaire de la 2^e Division, à Fribourg le 24 septembre 1903. Quel est son contenu?

Naine explique que la guerre est une survivance des temps barbares. Elle n'a pu se maintenir à travers l'histoire que par l'ignorance des masses et pour maintenir les intérêts de quelques privilégiés. La guerre moderne est aussi une absurdité du point de vue économique: même pour le vainqueur, elle a un coût énorme. Les crédits militaires pourraient, chaque année, être utilisés à des fins plus utiles, comme cette AVS dont la gauche n'a cessé, jusqu'en 1947, de réclamer la création. Naine avance aussi une argumentation religieuse: «Comment toute cette humanité qui a couvert le monde d'églises où elle adore un Dieu qui lui a dit: *Tu ne tueras point*, où elle implore un Christ qui lui a dit: *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, peut-elle encore se ruer à ces sanglantes saturnales que sont les guerres, négation de tous les principes qu'elle affiche?» A cet argument religieux, il ajoute un point de vue de classe: les travailleurs du

monde entier, soumis à l'exploitation capitaliste, devraient se tendre la main, au-delà des préjugés de race, de nation ou de religion. Le prolétaire ne peut pas combattre pour une patrie, il n'en a pas. Ni pour un sol, qu'il ne possède pas. Il n'a pas de libertés à défendre, car l'exploitation capitaliste les réduit à néant. Il ne peut donc pas combattre aux côtés de ses oppresseurs contre d'autres prolétaires. Il faut appliquer la parole de Marx: «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!».

Mais ces arguments marxistes sont plutôt, semble-t-il, une justification intellectuelle a posteriori de sa décision. Là comme ailleurs, Naine est parti du sentiment, de la conscience. Enfin son acte se veut plus exemplaire qu'immédiatement utile. Ou prophétique. Pour lui, les prophètes sont des hommes qui annoncent les vérités du futur, qu'ils prévoient, eux, et qui sont encore cachées au commun des mortels. Naine s'est toujours voulu une sorte de prophète des temps nouveaux. Il en a le Verbe inspiré. Peut-être faut-il voir là l'exemple d'Alexandre Vinet, dont Amiel a dit qu'il était l'«écrivain conscience».

Insistons sur le fait que Naine se distancie des arguments purement moraux – ceux des anabaptistes ou des Amish par exemple – pour justifier son refus de servir. En cela il est un pionnier, un précurseur. Et jamais il ne sera ce qu'on appelle parfois un «pacifiste bêlant»! Son antimilitarisme est un antimilitarisme de combat.

L'antimilitarisme et l'objection de conscience prônés par Naine le mettent en conflit avec la majorité du Parti socialiste suisse. Celui-ci est proche de Jaurès, du Jaurès qui publiera en 1911 *L'Armée nouvelle*, l'armée de la nation, l'armée de la République (une conception que l'on retrouvera notamment chez Jean-Pierre Chevènement). Jaurès veut réconcilier le peuple avec l'idée de patrie, l'arracher «aux castes de militarisme et aux bandes de finance». Il veut réconcilier la Nation et son armée. Il ne s'agit pas de désarmer la France, mais d'«armer la justice, le droit, [de] rendre invincible la démocratie, la France de la Révolution.» L'Etat du peuple s'appuyera donc sur une armée formée par et pour le peuple. Jaurès s'inspire de l'Armée de l'An II et du système de milices helvétique. Ce débat entre l'antimilitarisme absolu et l'adhésion à «une armée démocratique et populaire» (Jaurès) sous-tendra toute l'histoire du Parti socialiste suisse. Il n'est pas clos aujourd'hui.

Après le jugement et la condamnation de Naine, une pétition du 28 septembre 1903, signée par le pasteur Paul Pettavel et quinze cosignataires, est envoyée au Conseil fédéral. Elle demande de favoriser l'introduction dans la Constitution suisse de l'article suivant: «Le cas de conscience dûment constaté est reconnu cas d'exemption du service militaire. Toutefois, l'exempté pour cas de conscience pourra être astreint à tout autre travail d'intérêt public équivalent au service militaire ou en dépassant même les astrictions [obligations].» Il faudra des décennies pour en arriver à la solution actuelle, proche de celle préconisée après le procès Naine. Et 10'000 personnes connaîtront inutilement la prison...

Une chance pour Naine: il est immédiatement exclu de l'armée et ne devra donc pas subir des condamnations à répétition. Il peut donc reprendre son activité politique à La Chaux-de-Fonds, notamment comme rédacteur de *La Sentinelle* jusqu'en 1910 (son départ pour Lausanne), et au-delà jusqu'à sa mort en 1926. Il écrit d'innombrables articles sur la politique étrangère, la politique intérieure, les affaires militaires, les questions économiques et sociales ou religieuses, et même morales voire culturelles. Impossible de parler de tout ici!

J'aimerais mettre en avant, parmi d'autres thèmes, son combat contre l'alcoolisme, qui fait alors des ravages dans les milieux ouvriers. C'est aussi le combat pour l'abstinence que mène Auguste Forel. Relisons Charles Naine: «Ce n'est pas avec des cerveaux troubles et des mains tremblantes d'alcooliques qu'on renversera l'ordre bourgeois. Nous avons donc le devoir de nous opposer aux abus de l'alcool parmi les ouvriers, et cela au point de vue purement socialiste.» (*La Sentinelle*, 26 mars 1904).

Le **journaliste Naine** est de grand talent. Il a le sens de la formule qui frappe. Par exemple, suite à un accident au service militaire: «les trains nous ramènent des soldats entre quatre planches, rigides, dans un garde-à-vous terrible, dont la fixité devrait remuer jusqu'aux entrailles ceux qui les y ont mis.» (*La Sentinelle*, 19 septembre 1901). Il manie volontiers l'ironie, comme dans cette phrase souvent citée: «Il ne faut jamais donner beaucoup d'argent à un gouvernement capitaliste, car il n'y a pas de gouvernement qui capitalise moins qu'un gouvernement de cette espèce.» (*La Sentinelle*, 8 juillet 1913). Naine use volontiers du dialogue et du langage parlé: «Oh, oh! Me dis-je, ça devient intéressant [et plus loin] Ah! Ah! A nous deux M. Gallois [un adversaire radical]» (*La Sentinelle*, 2 mars 1925). Naine part souvent d'une anecdote, d'une petite scène qu'il a observée: «C'était au buffet de la gare de Neuchâtel, il y a une quinzaine.» (*La Sentinelle*, 8 décembre 1925). C'est ainsi que débutent plusieurs contes de Maupassant. D'ailleurs les références littéraires sont fréquentes chez lui: citations de Pascal, Rousseau, Balzac, Tolstoï, etc. Mais parfois aussi, Naine pratique le style lyrique, voire emphatique de son temps. Pour le 1^{er} Mai 1904: «Coude à coude, étroitement serrés, armés de leurs seuls outils de travail, chaque flot poussant l'autre, comme une mer qui monte, ils marchent les prolétaires à l'assaut du Veau d'or» (*La Sentinelle*, 30 avril 1904). On songe à la superbe évocation d'un discours de Jaurès par Aragon dans son roman *Les Beaux-Quartiers*. Notons enfin que, malgré son antimilitarisme, Naine use volontiers d'un langage guerrier lorsqu'il évoque la lutte des classes: «On peut comparer les syndicats professionnels bataillant avec le patronat à une immense armée, fonçant sur le centre ennemi». Et plus loin: il faut «lancer une autre armée à l'assaut de cette redoute [l'Etat bourgeois] et en diriger les feux du côté adverse.» (*Socialisme et Lutte de Classes*, p. 30).

Insistons sur le rôle que Naine attribue à la presse socialiste, sur son rôle à la fois d'information de la classe ouvrière, d'instrument de combat et de lien entre les travailleurs isolés.

Et on ne peut parler de Naine journaliste et écrivain sans évoquer ses brochures, par exemple *Socialisme et Lutte de Classes* (1918). Courts paragraphes, précision du langage, simplicité et clarté du texte: quelles qualités d'éducateur de la classe ouvrière on trouve chez lui!

En 1905, Charles Naine est élu au Grand Conseil neuchâtelois. En 1911, il est triomphalement élu au Conseil national. C'est le premier conseiller national socialiste neuchâtelois et, semble-t-il, le premier objecteur de conscience dans un parlement national. Le Parti socialiste remporte des succès également dans d'autres cantons: sa députation passe de 7 à 15 au Conseil national, qui est encore régi par le système majoritaire défavorable aux minorités. En 1912, Ernest-Paul Graber l'y rejoint. La même année, les socialistes conquièrent, et pour des décennies, la majorité à La Chaux-de-Fonds. Je dois faire des choix. Je ne m'étendrai donc pas ici sur la «carrière» de Charles Naine au Conseil national, où il va représenter tantôt le canton de Neuchâtel, tantôt le canton de Vaud. Mentionnons au passage ses combats contre les crédits militaires, contre les impôts indirects (par le biais de taxes fédérales) considérés comme socialement injustes, etc. Donc des interventions sur des sujets qui restent bien actuels.

En 1910, Naine quitte La Chaux-de-Fonds et s'installe à Lausanne, une ville qui a alors environ 48'000 habitants. Il entame une deuxième vie politique dans le **Parti ouvrier socialiste du canton de Vaud**.

Pourquoi ce départ, qui n'est cependant pas une coupure totale? Deux raisons à cela. D'abord son vain combat pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ensuite son conflit politique et personnel avec les socialistes de tendance anarcho-syndicaliste, dont le leader est Auguste Spichiger (1842-1919). Cette tendance, forte autour de 1900 en Suisse romande, se caractérise surtout par son refus de la «pseudo-démocratie» électorale, par sa foi en les potentialités révolutionnaires de la grève, et notamment de la grève générale. Les années 1900-1910 sont donc marquées par une série de grèves. Naine lui-même est sceptique et le sera aussi lors de la grève générale de 1918. Spichiger lui reproche d'être «pettaveliste» et trop réformiste. Il lui reproche aussi ses tendances «dictatoriales», une accusation qui reviendra lors du conflit Jeanneret-Naine au début des années 20. Peut-être Naine a-t-il été rendu amer par ces attaques.

L'appel des socialistes lausannois vient donc à point. C'est surtout le fait d'Anton Suter (1863-1942), fondateur de la coopérative de consommation de Lausanne et riche mécène qui a financé notamment la construction de la Maison du Peuple.

Pour comprendre l'importance de l'apport de Naine, il est nécessaire de broser, à très grands traits, l'histoire complexe de la gestation et des débuts du Parti socialiste vaudois.

La naissance et les progrès du mouvement socialiste et ouvrier furent difficiles, dans un canton de Vaud encore très agricole (43 % de la population en 1888), peu urbanisé, peu industrialisé. C'est là une différence fondamentale avec les Montagnes neuchâteloises.

Dès la famine des années 1820 se pose le problème du paupérisme. On voit la naissance de clubs et sociétés politiques se réclamant de Fourier, Proudhon ou du communiste suisse Weitling. A côté de ces bases théoriques, il faut à nouveau relever l'influence du *Grütliverein* venu dans le canton de Vaud avec les travailleurs suisses alémaniques. Des sociétés de secours mutuel (ancêtres du syndicalisme) et des coopératives voient le jour. Mais l'attraction du radicalisme, encore progressiste et populaire au XIXe siècle, freine le développement du socialisme: «A quoi bon Karl Marx dans ce canton qui a le privilège de posséder Alexandre Vinet et Henri Druey?» Le mot de l'historien André Lasserre est davantage qu'une boutade. Il faudra attendre les années 1880 et la relative mutation économique vers l'industrialisation et l'urbanisation pour que naisse, par étapes, un socialisme vaudois. Et cela à travers vingt ans de tâtonnements, de crises internes, de scissions. Le processus se fait en trois phases. On peut y voir une application de la dialectique hégélienne: thèse, antithèse, synthèse.

La thèse... La première étape est liée à la forte personnalité d'Aloys Fauquez (1859-1901). Membre de l'aile gauche du Parti radical, il rompt en 1890-91 avec celui-ci, à l'occasion des élections (ce sont elles qui souvent déterminent la création d'un nouveau parti politique). Or voilà une caractéristique fondamentale des socialismes vaudois et genevois. A la différence du socialisme alémanique qui a été marqué par la forte influence des immigrés et réfugiés allemands de 1848 (comme Hermann Greulich), à la différence des socialistes neuchâtelois nés dans le creuset de l'anarchisme et du protestantisme social, les partis socialistes lémaniques sont issus de l'aile gauche du radicalisme. Mais Fauquez, souvent appelé à tort «le père du socialisme vaudois», est en réalité un politicien populiste, une sorte de tribun de la plèbe dont les visées sont purement électoralistes.

L'antithèse donc... Par réaction se développe une tendance anarcho-libertaire et antiparlementaire, inspirée par le spontanéisme révolutionnaire de la CGT française. Elle est emmenée par le typographe Henri Baud (1878-1967), le pendant vaudois de Spichiger à Neuchâtel. Rupture en 1905 et lancement de nombreuses grèves. La plus spectaculaire est la grève générale vaudoise de 1907. Mais le mouvement s'essouffle vite.

La synthèse – et la création d'un véritable parti socialiste vaudois – sera l'avènement du courant centriste, ou si l'on préfère, la conjonction de l'action politique, syndicale et coopérative. Elle débute en 1909. Elle est marquée par l'action de trois fortes personnalités: Paul Golay (1877-1951), instituteur de la

Vallée de Joux, le syndicaliste Henri Viret (1882-1974), et celui qui nous intéresse ici, Charles Naine. Comme l'écrit l'historien libéral André Lasserre, «la classe ouvrière lausannoise avait trouvé sa voie et des leaders capables». (*La classe ouvrière dans la société vaudoise*, p. 286). C'est la véritable naissance du *Parti ouvrier et socialiste lausannois* (POSL). Son journal est *Le Grutléen*, qui deviendra en 1917 *Le Droit du Peuple*. Naine en sera l'un des principaux rédacteurs.

Concrètement, quel a été l'apport de Naine dans le canton de Vaud? On peut dire qu'il a joué un rôle essentiel dans les progrès du socialisme à Lausanne. Anton Suter lui a réservé le poste de secrétaire de l'Office social de la Maison du Peuple. Il s'agit d'aider les personnes de condition modeste, par des renseignements et des démarches (mariages, tutelles, interventions auprès des pouvoirs publics, application des lois sociales, etc.). Sur la base de révélations fournies par Naine grâce à cet office, *Le Grutléen* dénonce inlassablement l'appareil répressif vaudois, et notamment la partialité de la gendarmerie dans l'Etat radical. La démocratisation de la police et de la justice sera d'ailleurs l'un des chevaux de bataille électoraux du Parti socialiste. Par son ton virulent, mais surtout par son passé de réfractaire, Naine est détesté de la bourgeoisie lausannoise, très antisocialiste. Charles Naine a aussi contribué à la nette progression du *Grutléen*, notamment en nombre d'abonnés. Il a pris une grande part à la victoire du POSL aux élections communales de 1913. Lui-même arrive en deuxième position parmi les élus socialistes. Enfin, il a orienté le parti vaudois vers un antimilitarisme et un pacifisme plus marqués. C'est l'occasion de souligner ici le rôle décisif des Neuchâtelois – Naine et dès 1939 Pierre Graber – dans des moments critiques de l'histoire du socialisme vaudois.

Mais voilà qu'éclate **la guerre de 1914-18**.

On sait que l'Internationale socialiste s'était jurée d'empêcher la guerre, notamment au Congrès de Bâle de 1912. Or, à l'été 1914, les députés socialistes de tous les pays, emportés par la vague chauvine et belliciste, votent les crédits militaires. On notera le revirement des antimilitaristes anarchistes les plus convaincus, comme Hervé et James Guillaume. C'est ce que les communistes appelleront «la trahison de la IIe Internationale». L'Assemblée fédérale est réunie le 3 août 1914 pour voter les pleins pouvoirs au Conseil fédéral et les crédits militaires. Naine et Graber y sont opposés mais, pour maintenir l'unité du parti, ils les votent avec le groupe. C'est le premier compromis dans la vie de Naine. Il vit aussi un conflit de conscience entre d'une part son antibellicisme, d'autre part ses sentiments francophiles et ses craintes face au Reich allemand aristocratique et militariste.

Mais Naine ne dévie pas de ses convictions de fond. Il reste convaincu que «Le despotisme produit la guerre, la guerre produit le despotisme» et que «La guerre est le grand dérivatif à la révolution» (Congrès du PSS, 31 octobre-1^{er} novembre 1914). Le combat contre le militarisme, le chauvinisme, le soutien

des aumôniers au grand massacre universel, lui inspire plusieurs de ses plus beaux textes dans *La Sentinelle*.

Cependant Charles Naine ne joue un rôle important ni dans les conférences de Zimmerwald et de Kiental, ni dans la grève générale de 1918. On peut dire que dès 1914, Naine connaît une évolution vers la droite du parti. En fait, il serait plus juste de dire que le PSS, lui, connaît une radicalisation à gauche, due à la guerre et à la misère qui l'accompagne.

Cette radicalisation va être accentuée, ou précipitée, par la **Révolution bolchevique d'Octobre 1917**. Naine dénonce rapidement ses tendances autoritaires. A-t-il saisi à sa juste mesure la signification mondiale de la Révolution russe? Est-il passé à côté de l'histoire en marche? A-t-il été au contraire l'un de ses observateurs les plus lucides? A-t-il été l'un des premiers à saisir sa mutation vers un pouvoir autocratique, dictatorial et répressif? Chacun en jugera selon ses convictions. Ces craintes, il les exprime dans sa brochure *Dictature du Proletariat ou Démocratie?* (1918) Mais nous allons revenir sur la question de la Russie soviétique.

Dès 1919, le PSS est confronté au problème de **l'adhésion à la IIIe Internationale (ou Komintern)**, créée à Moscou en mars. Les faits sont connus, il est inutile de les rappeler longuement ici. Le 15 juillet 1920, le 2^e Congrès de l'Internationale communiste impose ses fameuses 21 conditions d'adhésion, qui sont draconiennes et impliquent la rupture totale avec les sociaux-démocrates. Après des tergiversations et revirements, les socialistes suisses refusent l'adhésion. Comme Léon Blum au Congrès de Tours, Charles Naine la combat, et surtout il lance un appel vibrant à l'unité: «Combattons-nous, si vous voulez; discutons avec tout le tempérament que nous possédons, pourquoi pas? Nous avons déjà eu des discussions à faire crouler les murs. Mais restons en famille, restons unis, restons ensemble! C'est là notre force. La division, c'est la faiblesse, c'est la réaction, c'est la mort.»

Mais la scission est désormais consommée: le Parti communiste suisse est fondé à Zurich les 5-6 mars 1921. L'originalité des sections romandes (VD, NE, GE) est que l'extrême gauche – hormis une toute petite minorité – reste dans le parti socialiste. Cette extrême gauche du PS est notamment incarnée par Léon Nicole (1887-1965) à Genève, et par Maurice Jeanneret-Minkine dans le canton de Vaud. Plus tard, car il appartient à une autre génération, ce sera André Corswant (1910-1964) à La Chaux-de-Fonds. Cette situation est lourde de conflits ultérieurs. Elle porte en germe la scission de 1939 et la fondation en 1944 du Parti suisse du Travail.

Dès 1918, on peut dire qu'un fossé à la fois idéologique et en partie générationnel s'est créé à Lausanne entre Charles Naine et les socialistes de gauche qui sont à la tête du parti. Naine s'oriente de plus en plus vers le révisionnisme du marxisme. Il épouse les thèses de Bernstein et plus tard

d'Henri de Man. A la lutte des classes, il oppose son *Socialisme Solidariste*: une solidarité du peuple – au-delà des classes – visant à la réconciliation et à la création d'une vaste communauté unie par «l'association» et «l'effort collectif». Il écrit: «Étroitement réunis dans la production les hommes doivent renoncer graduellement à ce qui les divise dans les autres domaines de la vie. Ils doivent se rapprocher, s'unir, s'entendre, harmoniser leur vie tout entière comme la spécialisation a harmonisé leur travail productif.» (*Socialisme Solidariste*, p. 50). Sa position est proche de celle des «possibilistes» britanniques comme Will Thorne, à la droite du Labour Party, qui dans la ligne d'Owen prêchent non la lutte des classes mais la fraternité humaine.

Il y a donc un hiatus, un fossé entre cet idéal de réconciliation entre les classes et la radicalisation de la gauche du PS.

C'est le **conflit Jeanneret-Naine** qui va servir de révélateur. Bien oublié aujourd'hui, il a fait à l'époque – les années 1922-1924 – la une dans la presse socialiste. Son importance dépasse de loin les frontières vaudoises. Il met en lumière les conflits de tendances dans le PSS.

Ce conflit revêtait bien sûr aussi un aspect personnel. Les deux hommes se détestaient cordialement. Qui était donc l'adversaire de Naine?

Maurice Jeanneret (souvent appelé Jeanneret-Minkine depuis son mariage avec l'étudiante juive russe Louba Minkina) est né à Saint-Imier en 1886 dans une famille d'industriels horlogers. Médecin, il s'est fait connaître par son engagement dans la Serbie en guerre (1915) et ses travaux sur le typhus exanthématique. Il incarne très vite une figure de «médecin des ouvriers», proche des milieux les plus pauvres de la société lausannoise. Politiquement, il n'a cessé d'évoluer à gauche: du Parti Jeune-Radical Indépendant au Parti socialiste en 1920. Plus tard il sera le leader de la tendance nicoliste dans le canton de Vaud, et de 1945 à sa mort en 1953 le président du POP vaudois.

Curieusement, les deux hommes ont plusieurs points communs: les origines jurassiennes, les liens avec l'horlogerie, l'influence de l'éthique protestante, l'appartenance à la société de Zofingue, l'intérêt pour l'idée coopérative, l'émigration vers les rives du Léman, l'attachement aux bords du lac et notamment au site de Préverenges, et même des goûts artistiques communs comme le dessin et la sculpture sur bois...

Politiquement, le conflit Jeanneret-Naine porte sur plusieurs points.

D'abord le débat sur la «dictature du prolétariat», qui sera inscrite dans le programme du PSS de 1920, le plus marxiste de l'histoire du parti, mais jamais réellement appliqué. Jeanneret, sur ce point, est tout à fait dans la ligne verbalement maximaliste du PSS. Naine, lui, est un farouche adversaire de la dictature du prolétariat, mise en pratique en Russie: «C'est, nous disait-on, une nouvelle forme de démocratie qui naît ainsi et nous allons voir grâce à cette démocratie nouvelle le monde transformé. Et nous avons attendu cette forme démocratique nouvelle. Nous avons appris tout d'abord que la dictature supprimait la liberté de la presse, supprimait la liberté de parole, supprimait la

liberté d'association (...) Puis nous avons appris tout le régime de terreur qui était appliqué d'une façon extrêmement rigoureuse par le nouveau gouvernement russe, le gouvernement révolutionnaire, et alors nous avons vu que cette nouvelle forme de démocratie se confondait plus ou moins avec les vieilles formes du despotisme.» (PV du Congrès de Berne du PSS, 1920).

C'est donc surtout la Russie bolchevique qui est objet de discorde. Dans le Parti socialiste vaudois et *Le Droit du Peuple*, deux tendances irréconciliables coexistent depuis le début des années 20. Le journal est le lieu d'un intense débat idéologique à connotation fortement polémique. Naine est proche des mencheviks, les sociaux-démocrates de Russie. Il ouvre les colonnes du journal à l'un d'entre eux, Moguilevski. Celui-ci dénonce les massacres, les réquisitions agricoles qui ruinent l'agriculture russe, l'existence de la Tcheka, les parodies de justice, les bagnes, etc. Tandis que Maurice Jeanneret se fait de la nouvelle Russie une image souvent idéalisée.

La question géorgienne passionne alors l'opinion. C'est un petit pays montagneux dont les Suisses se sentent proches, comme de la Serbie en 1914. Annexée par l'Empire tsariste en 1801, la Géorgie a proclamé en 1917 son indépendance et s'est donné un gouvernement socialiste ou menchevik. Mais en 1921, la Géorgie est envahie par l'Armée rouge et rattachée à la Russie soviétique. S'agit-il du meurtre d'une nation libre ou de la libération d'un peuple opprimé? C'est l'objet d'un grand débat, qu'il m'est impossible de développer ici.

En résumé, face à la Russie bolchevique, trois tendances coexistent alors dans le PSS:

- une tendance social-démocrate «de droite», incarnée par Charles Naine et Ernest-Paul Graber;
- une tendance centriste majoritaire, avec à sa tête Robert Grimm, qui témoigne de sympathie critique envers la nouvelle Russie;
- enfin une tendance de gauche philosoviétique, dont Maurice Jeanneret est un représentant important.

Mais le conflit a aussi des composantes sociales. Derrière Naine, on trouve plutôt l'«aristocratie ouvrière» des employés fédéraux (CFF, PTI) et les fonctionnaires syndicaux. Derrière Jeanneret, le prolétariat des chantiers et des fabriques, c'est-à-dire la classe ouvrière la plus défavorisée. Le conflit est donc aussi une lutte de pouvoir pour la conquête de la classe ouvrière. Alors que le radicalisme verbal de Jeanneret fait mouche auprès d'une classe ouvrière appauvrie par la guerre et la crise du début des années 20, le noble idéal solidariste de Charles Naine flotte peut-être un peu dans les limbes.

Là vient se placer un épisode personnel de la vie de Naine. Il a eu son importance. On possède sur cette période de sa vie un témoignage intéressant. C'est le roman à clefs *Le calvaire de Charles Demain* – il s'agit bien sûr de Charles Naine – écrit par l'un de ses amis, le socialiste neuchâtelois Abel Vaucher, un ancien rédacteur de *La Sentinelle*. Naine a acheté à Préverenges, sur les bords du lac, à environ 10 km de Lausanne, un terrain et

une maison. Or la distance géographique témoigne symboliquement du fossé qui se creuse entre lui et la classe ouvrière lausannoise. Il semble par ailleurs que le conflit coïncide avec une grave crise sentimentale dans la vie de Naine. Tandis qu'il se retire dans «l'idyllique Préverenges», n'allant plus guère aux assemblées, Jeanneret est toujours sur la brèche, participe aux mouvements de revendication, soutient les grèves locales, crée en 1923 la *Coopérative des ouvriers du bâtiment à Lausanne*, la COBAL. Naine semble désabusé. C'est dans sa vie une période d'amertume. Dans son roman, Abel Vaucher fait dire à son héros: «Les camarades me trouvent vieux jeu. Ils ne me suivent plus. Je me rends parfaitement compte que sous la pression des événements le parti socialiste, dans le canton de Vaud en tout cas, à Genève plus encore, et chez la plupart de nos camarades alémaniques surtout, s'écarte de sa ligne directrice, et en particulier de la démocratie.» (*Le calvaire de Charles Demain*, p. 2)

Le conflit est en germe depuis 1920. Il éclate en 1922. Echange d'insultes. Naine gifle son adversaire. Passons sur les détails... Le Comité central du PSS doit choisir entre le prestigieux tribun neuchâtelois lié au parti par une fidélité de 25 ans et le médecin frais émoulu du Parti Jeune-Radical. Mais il doit surtout choisir entre les forces sociales qui sont derrière chacun des deux hommes. Au terme de multiples réunions et congrès, Jeanneret-Minkine est exclu du PSS, le 30 octobre 1924, pour propagande bolcheviste et activités de désagrégation du parti. Il crée alors un éphémère *Parti Travailleuse-Socialiste*, qui durera jusqu'à sa réintégration en 1928.

Au-delà de ses péripéties aujourd'hui sans grand intérêt, le conflit Jeanneret-Naine est donc exemplaire. Il révélait les profondes divergences au sein même du Parti socialiste suisse. Il était prémonitoire des conflits, exclusions et scissions futurs.

On a dit parfois que ce conflit douloureux a abrégé la vie de Charles Naine. Pourtant les années 1925-26 sont marquées par une intense activité journalistique dans *La Sentinelle*. Tout le deuxième volume du recueil de textes rassemblés par Ernest-Paul Graber en témoigne. A mes yeux, ces textes n'ont plus la concision percutante de ceux de 1900 à 1914. Demeurent la profondeur du regard et la qualité de réflexion. Ainsi sur l'évolution de Mussolini, du révolutionnaire violent au militariste fougueux puis au despote liberticide («Psychologie de despote», *La Sentinelle*, 10 mai 1926). Ou encore ce texte prémonitoire sur la civilisation de la vitesse: «Mais, j'y pense, quand nous serons en pleine époque de l'automobile, les gens n'iront plus voir les parcs publics, ils rouleront comme des forcenés à deux cents kilomètres à l'heure. Pour une fois, le progrès me paraît une chose redoutable.» (*La Sentinelle*, 30 mars 1926). Dans ces dernières années de sa vie trop brève, Charles Naine, marginalisé politiquement, acquiert une sorte de sérénité intérieure. Il meurt d'une banale grippe le 29 décembre 1926, à l'âge de 52 ans.

Il est temps de conclure.

Charles Naine garde en partie son secret, malgré les écrits – des milliers d'articles, de nombreuses brochures – qu'il a laissés. L'homme avait ses défauts. Il a sans doute fait des erreurs tactiques. Il s'est un moment éloigné de la classe ouvrière. Mais par son désintéressement total, par la rigueur de ses convictions, la hauteur de son idéal, par son indépendance d'esprit, sa lucidité précoce face à la Russie bolchevique, par ses talents d'organisateur, d'orateur et de journaliste, mais aussi d'éducateur de la classe ouvrière, par sa lutte infatigable pour la dignité matérielle et morale des classes laborieuses, enfin par son combat acharné contre le militarisme et la guerre, le grand Chaux-de-fonnier Charles Naine reste non un modèle absolu à idéaliser, mais un exemple pour le mouvement socialiste suisse.

* * *

Bibliographie sommaire

Principaux ouvrages consultés

BAILLODS Jules, *La Chaux-de-Fonds*, Neuchâtel: La Baconnière, 1934.

CAMBROSIO Michel, *Paul Golay et les débuts du POSL*, mémoire de licence (Prof. H.-U. Jost), Uni. de Lausanne, 1994.

DONZE Pierre-Yves, *Histoire de l'industrie horlogère suisse. De Jacques David à Nicolas Hayek (1850-2000)*, Neuchâtel: Alphil, 2009.

HIRSCH Pierre, «Protestantisme social, Anarchisme et Gandhisme en suisse», *Anarchici e Anarchia nel mondo contemporaneo*, Torino: Fondazione Luigi Einaudi, 1971.

HÖGGER Rudolf Martin, *Charles Naine 1874-1926. Eine politische Biographie*, Zürich: Juris Druck + Verlag, 1966.

JEANNERET Pierre, *Histoire du Parti socialiste vaudois 1890-1950*, Lausanne: éd. PSV, 1982.

JEANNERET Pierre, *Un itinéraire politique à travers le socialisme en Suisse romande. La vie du Dr Maurice Jeanneret-Minkine, 1886-1953*, Lausanne: L'Aire, 1991.

L'anarchisme dans les Montagnes [divers auteurs], *Revue neuchâteloise*, 14^e année, Été-Automne 1971, Nos 55/56.

LASSERRE André, *La classe ouvrière dans la société vaudoise, 1845 à 1914*, Lausanne: Bibliothèque historique vaudoise, vol. 48, 1973.

Les Socios. Histoire et souvenirs du Parti Socialiste de La Chaux-de-Fonds de 1865 à nos jours [divers auteurs], éd. par le PS de LCF, 1979.

PERRENOUD Marc, «De la "Fédération jurassienne" à la "commune socialiste". Origines et débuts du parti socialiste neuchâtelois (1885-1912)», in *Les origines du socialisme en Suisse romande*, éd. par l'Association pour l'étude de l'histoire du mouvement ouvrier, Cahier no 5, 1988, pp. 123-147.

VAUCHER Abel, *Le calvaire de Charles Demain* [roman], Lausanne: Civis, 1933.

Ecrits de Charles Naine

Charles Naine journaliste. Sa pensée socialiste (recueil d'articles de Charles Naine), La Chaux-de-Fonds: Imprimerie coopérative, 1928, 2 vol.

Dictature du Proletariat ou Democratie?, Lausanne: Imprimerie Populaire, 1918.

Orientation socialiste d'après-guerre, La Chaux-de-Fonds: Imprimerie Coopérative, 1924.

Socialisme Solidariste, Neuchâtel; Genève: éd. Forum, s.d. [1920].

Surproduction et chômage, La Chaux-de-Fonds: Société d'édition et de propagande socialiste, 1903.

IV. « CHARLES NAIN EN PAROLES », PAR MATTHIEU BÉGUELIN ET THÉO HUGUENIN-ÉLIE

1. AUX JEUNES GENS DE 16 A 20 ANS

Mélange d'instincts brutaux, d'orgueil collectif, de haines ataviques et du plaisir bête d'étaler un bout de galon, de faire sonner un sabre ou de se pavaner dans un accoutrement de pitre, l'esprit militariste, obligé de reculer devant les idées nouvelles de fraternité et sentant son empire diminuer chez les adultes, s'adresse aux adolescents, presque aux enfants, pour ressaisir son influence.

Où nous, les hommes faits, nous renâclons devant une tâche indigne, on espère avoir raison de vous, les jeunes, en flattant habilement les petits défauts de votre âge. On vous demande, au sortir de votre instruction religieuse (pour ceux qui en font), avant que vos mains ou votre cerveau aient appris l'art d'entretenir la vie, avant même que vous soyez en état de la perpétuer cette vie, on vous demande d'apprendre à la détruire, on vous convie à apprendre l'art de tuer, on vous offre des fusils et des galons dont nous, vos aînés, nous ne voulons plus parce que notre conscience ne nous le permet plus.

Vous quittez la vie plus ou moins inconsciente et animale de l'enfance, vous sentez naître en vous toute une floraison de sentiments nouveaux, votre intelligence s'allume aux merveilles de la science, votre volonté se forme à vaincre les premiers obstacles, vous avez une foi inébranlable en la vie, vous aimez la vie parce qu'elle ne vous a pas encore blessés, parce que les illusions vous permettent encore d'attendre tout d'elle ; vous lui rendez hommage par votre besoin d'exercices physiques, par la pratique des sports athlétiques, par vos courses en pleine nature où elle éclate sous mille formes magnifiques, vous rendez hommage à la vie par vos premières amours, par votre volonté de vivre toutes les vies à leur plus haute puissance, vous êtes par excellence les amants de la vie, et c'est à vous, les amants de la vie, que des hommes, à la conscience bornée, offrent des armes pour détruire votre amante. C'est sur vous qu'ils comptent pour une telle besogne, et savez-vous pourquoi ? Parce qu'ils espèrent que vous serez fiers de porter la livrée du bourreau et fiers de manier son arme.

Et pourtant combien d'autres travaux s'offrent à l'ardeur de vos 16 ans. Pour développer votre corps, soulevez l'haltère de fonte, faites bondir la pierre pesante, assouplissez vos muscles à tous les engins de gymnastique, allez dans l'eau de nos lacs lutter nus contre la vague

furieuse, domptez un jeune cheval, battez le record de la pédale ou de l'aviron, escaladez les cimes vierges ; mais lorsqu'on voudra vous apprendre à égorger, refusez, brisez les fusils qu'on vous présentera, Vous êtes appelés à de plus hautes destinées. Ecoutez un peu la rumeur qui parcourt la terre, on entend comme le bruit d'une germination puissante, il y aura de l'ouvrage pour les moissonneurs, et ce ne sera pas des moissons sanglantes que vous coucherez à terre, mais, après un travail ardent et pénible, peut-être lierez-vous de pesantes javelles de paix et de justice.

La Sentinelle, 9 avril 1902.

2. NOS PACIFISTES

« Tous les peuples ont besoin de la paix pour accomplir leurs destinées civilisatrices. L'empereur Nicolas et moi sommes convenus que notre rencontre doit être considérée comme une énergique intervention en faveur du maintien de la paix ! »

Ces paroles sont d'un grand pacifiste. C'est Guillaume II qui les a prononcées lors de sa dernière rencontre avec le tzar. Ces deux cousins sont ainsi persuadés qu'il n'y a pas un peuple qui ait besoin de la guerre pour se développer dans le sens du progrès, pour atteindre une civilisation plus haute. Vous trouverez avec moi qu'ils ont raison et que pour une fois Guillaume II a parlé sans dire de bêtise.

Mais que penserez-vous de ce pacifisme lorsque vous saurez que le budget de la guerre de l'empire allemand, qui était, il y a douze ans, de 842 millions de francs, s'est élevé progressivement à un milliard 543 millions de francs, que ceux de l'Angleterre, de la Russie, de la France et surtout de la Suisse ont augmenté à peu près dans la même proportion, et que partout ces augmentations des budgets militaires ont été votées par des pacifistes aussi convaincus que Guillaume II, ou même plus convaincus que lui ; par des hommes comme M. Gobat, par exemple, lauréat du prix Nobel de la paix ?

Vous en resterez ahuris, et votre esprit étonné et troublé passera d'un terme à l'autre du problème sans comprendre. D'un côté, les peuples et les rois veulent la paix, ils déclarent qu'elle est nécessaire à leur développement, ils le proclament en toute occasion, et, de l'autre côté, ils dépensent, bon an mal an, quinze à vingt milliards de francs pour des forteresses, des fusils, des canons et des obus ; ils se ruinent à préparer la guerre. Ça paraît fou, et ce genre de folie s'accroît chaque jour ; les manifestations pacifistes augmentent d'année en année comme les

budgets militaires, et il semble bien que notre sort soit d'être écrasé par le militarisme au fur et à mesure que nous sommes conquis par le pacifisme.

Comment sortir de là ? Il ferait tout de même bon qu'on nous fiche la paix tout court, car ces marchands de paix, qui nous obligent chaque jour à passer une arme de plus à la ceinture, commencent à devenir singulièrement embêtants.

Sont-ce des hypocrites qu'il faut dévoiler ? Ce n'est guère probable, il y a trop de braves gens là-dedans.

Sont-ils fous ? Peut-être ; mais ils sont si nombreux, qu'à le prétendre, nous risquerions de passer pour fous nous-mêmes et de nous faire enfermer par eux. Il faut être prudent.

Sont-ils comme des ivrognes qui ont la bonne foi de reconnaître que l'alcool ne vaut rien et qui n'ont cependant pas la force d'y renoncer ? Peut-être bien aussi ; dans ce cas ce sont des malades ou des lâches,

Quand je dis des lâches, entendons-nous, c'est dans le bon sens du mot que j'en parle, car je prétends qu'il a un sens qui n'est pas mauvais. La lâcheté, c'est une grande faiblesse,

Les pacifistes sont lâches dans ce sens. Ils veulent la paix, mais pour l'avoir il faut créer une union des peuples qui bouleverse tout le vieil esprit et toutes les vieilles traditions patriotiques ; or, ils n'ont pas le courage de faire ce bouleversement ; si, d'un côté, ils tendent vers l'esprit nouveau qui est un esprit de paix, d'un autre côté, ils obéissent au vieil esprit patriotique qui exige une armée, des forteresses, des bombes, des cartouches, enfin tout le tralala militariste.

Une génération s'approche, soyez-en sûrs, à qui cette contradiction deviendra intolérable, comme elle l'est déjà à un grand nombre d'entre nous ; alors il faudra que le vieil esprit cède. Le plus vite sera le mieux.

La Sentinelle, 4 août 1909.

3. LE CHANT DU COQ

Dédié à mes collègues Engster et Pflüger, conseillers nationaux, anciens pasteurs, qui votent le budget militaire.

Il vient de se passer une chose fort étonnante dans la Suisse allemande. Un soldat du train, cultivateur de la région d'Eglisau, a refusé d'obéir à l'ordre de mobilisation. Il est chrétien, sa conscience lui interdit de participer à la guerre, car, affirme-t-il, les saintes Ecritures commandent : « Tu ne tueras point » et « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

Il semble bien, en effet, que tels sont les commandements de l'ancien et du nouveau Testament. Mais qui y pense encore maintenant, et quelle drôle d'idée d'en faire état en ce moment. Voilà certainement un citoyen qui n'a pas le sens de l'opportunité, penseront les marchands de grands principes, qui en sont un peu à court à l'heure qu'il est, précisément pour en avoir trop vendu.

Avant la guerre, longtemps avant, on avait déjà l'impression que les deux commandements bibliques n'étaient plus de saison. Mais, maintenant, en pleine guerre, alors que 25 millions d'hommes, animés du plus pur patriotisme, s'égorgent ou se préparent à s'égorger, vouloir se conformer à de tels principes, c'est étrange. Il y a donc un chrétien dans toute l'Europe qui prend au sérieux de pareils enseignements. C'est de quoi faire tomber à la renverse tous les clergés du monde. Allons, curés, pasteurs, popes, rabbins, toute la séquelle, accourez, venez voir ce phénomène : il y a un homme qui a cru à ce que vous avez enseigné. Le fait est avéré, un tel être existe, la farce tourne au sérieux. Accourez des champs de bataille, où vous enflamez le courage des guerriers, messieurs les aumôniers ; il en vaut la peine ; vous avez fait un disciple. Vous qui n'avez jamais cru sérieusement à vos paroles et qui ne trompiez personne, parce que personne n'y croyait (c'était votre excuse), vous avez fini par tromper un pauvre diable. Le bonhomme marche, ou plutôt il refuse de marcher, et il y aurait de quoi vous tordre si sa foi ne l'envoyait pas en prison.

Mais, j'y pense, je perds mon temps à vous parler et vous ne m'entendez guère. Vous entendrez encore moins le cri sorti de la conscience du petit tringlot d'Eglisau. Lorsque l'apôtre Pierre, la nuit qu'il renia Jésus, entendit pour la troisième fois le coq chanter, il s'en alla et pleura amèrement, dit la légende. Mais, ça ne va pas vous arriver, car il faudrait croire, avant de pouvoir renier et de pouvoir pleurer.

Un chrétien qui refuse de faire le métier de soldat pour rester fidèle à sa religion est du reste tellement rare que la première impression a été, parmi les gens raisonnables, que le tringlot d'Eglisau n'a pas son bon esprit. Les autorités judiciaires militaires se sont d'emblée arrêtées à cette hypothèse et elles ont soumis le réfractaire à un médecin aliéniste, M. le D^r Glaser, de Münchenbuchsee. Mais, chose inattendue, le D^r Glaser a

conclu à l'état de santé parfait de l'inculpé. Ce D^f Glaser doit être un drôle de corps pour oser prétendre qu'un individu qui refuse d'accomplir son service militaire est sain d'esprit. Les juges l'ont suivi cependant, mais un doute est probablement resté dans leur esprit, car ils n'ont condamné le prévenu qu'à trois mois de prison. La peine est légère si l'on songe à la gravité des condamnations infligées généralement à ceux qui se rendent coupables de lèse-militarisme, On voit à ce simple détail combien les mœurs ont changé depuis Ponce Pilate. De son temps les idées du Christ choquaient un peu les puissants, mais l'histoire ne nous rapporte pas qu'elles soient apparues tellement extraordinaires qu'on ait pensé à considérer leur auteur comme fou. C'est pourquoi on l'a crucifié. Dès lors les mœurs se sont adoucies et la médecine nous a révélé qu'il y a beaucoup plus d'aliénés qu'on ne l'imaginait autrefois. Il y a deux mille ans on crucifia le Christ, maintenant celui qui l'imité passe seulement pour toqué et n'est plus puni que de quelques mois de prison. C'est encourageant. Encore deux mille ans et vous aurez peut-être le droit de ne tuer personne, si vous en avez envie.

La Sentinelle, 31mars 1915.

4. SEIZE MILLIONS ET DEMI POUR DES MITRAILLEUSES

Il n'y a toujours pas d'argent dans la caisse fédérale pour les vieillards, les orphelins et les invalides. Ces messieurs des partis bourgeois prennent des airs éplorés, lèvent les bras au ciel, geignent, accusent la dureté des temps, jurent leurs grands dieux que rien ne leur est plus sympathique que les assurances sociales, et en même temps ils donnent un coup de pouce à leur porte-monnaie pour l'envoyer plus bas, au fond de leur gousset. C'est l'argent qui manque.

Manquera-t-il lorsqu'il s'agira de trouver seize millions et demi pour plus de cinq mille mitrailleuses que réclame le département militaire ? C'est ce que nous allons voir prochainement. Mais on peut prévoir déjà le résultat. Les mêmes personnes qui ne savent pas trouver les millions nécessaires aux assurances sociales trouveront sans peine les millions nécessaires à la construction des mitrailleuses. Nous les verrons de nouveau prendre les mêmes airs, mais ce sera pour déplorer l'état général de l'Europe, l'esprit belliqueux des peuples, l'insécurité du lendemain, et ils jureront qu'ils ont les sentiments les plus pacifiques, que pour la paix les mitrailleuses sont indispensables et qu'elles ne serviront qu'à la défense du bon droit. Quittes, dans le prochain conflit, à nous accoler à l'impérialisme le plus dégoûtant s'ils le jugent le plus fort.

Sous leur influence, la Confédération ressemble à ces chefs de famille qui

trouvent toujours de l'argent pour satisfaire leurs vices, mais qui n'en ont jamais pour nourrir leurs enfants.

C'est une drôle d'époque que la nôtre. Les peuples font juste le contraire de ce qu'ils désirent. Tout le monde hait la guerre, personne n'en veut plus et tout le monde continue à la préparer. C'est une maladie générale de la volonté. La génération qui a fait la guerre ou du moins qui a passé la période de guerre paraît de moins en moins capable de sortir de l'ornière. Elevée là dedans, elle préfère y périr que de prendre la voie propre et solide du désarmement. Tout devient habitude, même les maux dont on souffre, et ils manqueraient, ces maux, même à ceux qui s'en plaignent le jour où ils en seraient délivrés.

Il est probable que le peuple suisse acceptera encore passivement cette nouvelle charge. Notre devoir est cependant de l'aviser que ceci n'est qu'un petit commencement. Les fusils-mitrailleurs ne sont qu'une petite partie de l'armement de demain. Il y aura ensuite toute l'artillerie lourde qui nous fait presque complètement défaut. Les tanks dont les plus perfectionnés et les mieux armés ne coûtent pas loin d'un million la pièce nous manquent également. Et les avions qu'il faudrait posséder par centaines si ce n'est par milliers, et les gaz, et les masques ! Et puis quand nous aurons dépensé près d'un milliard à cette préparation, on constatera que tout cela est dépassé et que les voisins ont trouvé beaucoup mieux.

Ohé, la dernière guerre ! Ohé, tous les réformateurs qui voulaient supprimer le militarisme ! Où êtes-vous tous les pacifistes, tous les chrétiens, tous ceux qui se lamentaient sur la férocité et l'imbécillité humaines ? Ça recommence et c'est votre pays, vos gouvernants qui recommencent, parce qu'ils pensent faire ainsi votre volonté, Vous vous taisez. Qui ne dit rien consent. Vous êtes d'accord. En avant la danse des millions et des milliards. Après tout autant dépenser ses sous ainsi qu'autrement. Autant finir dans une tranchée que dans son lit. Pourquoi ne pas se manger les uns les autres, puisque les vers finissent par nous manger quand même. L'un n'empêche pas l'autre, du reste. Il faut que chacun vive et que chacun meure. Qu'on fasse une grimace ou qu'on en fasse une autre, c'est bien la même chose. Que ce soit la tuberculose ou un éclat d'obus, un coup de baïonnette ou un coup de bistouri, le réchaud à gaz on les gaz scientifiques, il n'y a pas de quoi en tourner la main

C'est ainsi, n'est-ce pas ? Plus vite on est au bout, plus vite on a fini. Les vieux en ont déjà trop vu, les jeunes en ont assez vu et les enfants n'ont pas besoin d'en voir davantage.

Une grande nettoyée ! Quand on n'est plus, c'est comme si l'on n'avait jamais été. Les morts sont bienheureux. Des mitrailleuses ! ils retardent ces gens-là ! Ça va trop lentement. La mort aussi veut la grande usine, elle ne craint pas comme Laur la mévente. Elle sait où nous placer tous. Mais j'oublie que ce qui va à la boucherie est du bétail, et que le bétail ne choisit ni le moyen, ni l'heure. Attendez donc passivement. Encore quelques bêlements et votre tour viendra.

La Sentinelle, 17 février 1925.

5. RAPPROCHONS LES CLOCHERS

Mon ami Eusèbe est du Locle, du moins y demeure-t-il. C'est un homme sérieux dans l'action, enjoué dans la forme, mais pessimiste. Il ne croit pas à la reprise des affaires et se figure volontiers qu'un jour viendra où la vallée du Locle et celle de La Chaux-de-Fonds, abandonnées d'une grande partie de leurs habitants, prendront l'aspect désolé de certaines contrées de l'Asie où le sabot des chevaux heurte dans la brousse les restes des palais écroulés.

J'écoutais dernièrement avec philosophie ses lamentations, car je suis optimiste, et j'essayais de couper ses digressions de dénégations rassurantes.

- Non, non, me disait-il, la question des moyens de communication à elle seule nous condamne. C'est un fait connu dès la plus haute antiquité que les villes se fondent et se développent, ou tombent en décadence et périssent, selon qu'elles disposent de voies de communication faciles ou qu'elles viennent à en manquer. Une ville, c'est quelque chose dans la société comme le cœur dans le corps. Une ville existe pour recevoir et rendre, il faut des moyens appropriés pour charrier vers le centre et renvoyer vers la périphérie les matières d'échange ; si ces moyens manquent, le cœur cesse de battre, la ville meurt.

Un grand industriel américain n'affirme-t-il pas que le développement d'une contrée est en rapport direct avec le développement de ses moyens de communication. Or, depuis trois quarts de siècle, nos moyens sont restés les mêmes, aucun progrès n'a été accompli, nous sommes de plus en plus en dehors du monde qui nous rejette, C'est la fin lente et irrémédiable.

- Voyons, voyons, Eusèbe, lui dis-je, tu te frappes, ces vallées, que l'industrie horlogère a rendues prospères, sont à quinze kilomètres d'une grande ligne de communication. Quinze kilomètres, même lorsque des

montagnes barrent la route, sont une « paille » maintenant que l'électricité a vaincu la pente. Avec quelques millions bien employés, cette distance peut être supprimée.

Quelques millions, s'écria Eusèbe, et où les prendras-tu, il faudrait que les affaires marchent, et si elles marchaient, le problème serait résolu.

- Mais oui, des millions, repris-je. Il y a du gaspillage à supprimer, des économies à faire.

- Tu parles comme la *Suisse Libérale*, me lança Eusèbe.

Cette injure me laissa froid et je continuai :

- Oui, des économies, par exemple pourquoi ne fusionnerait-on pas Le Locle et La Chaux-de-Fonds ; d'une ville à l'autre, il n'y a guère plus que d'un bout de Lausanne à l'autre, Vous pourriez commencer par fusionner vos technicums, vos écoles de commerce, vos écoles supérieures et bien d'autres choses. Il y a de superbes quartiers à établir le long d'une ligne électrique depuis le Crêt à la Bonne-Fontaine...

- Et Le Locle ! s'écria Eusèbe, que fais-tu du Locle ?

- Ne t'emballe pas, je ne l'escamoterai pas ; en dix minutes de tramway, au plus, on atteindrait ce centre des écoles, des bureaux et des usines, et en vingt ou vingt-cinq minutes de ce centre on atteindrait Neuchâtel. Ne m'interromps pas, je t'en prie ; pour satisfaire l'amour-propre des habitants du Locle, avant de procéder à la fusion, ou en même temps, on désannexerait Les Eplatures de La Chaux-de-Fonds et on les annexerait au Locle, de façon que celui-ci s'étende presque jusqu'à la gare de La Chaux-de-Fonds. Tout le nouveau développement se ferait donc sur son territoire, ce qui serait bien égal aux Chaux-de-Fonniers, puisque alors les deux villes n'en feraient plus qu'une.

Je ne veux pas essayer de dépeindre la figure d'Eusèbe à l'ouïe de tels propos, mais je vous dirai dans un prochain article ce qu'il m'a répondu.

La Sentinelle, 17 décembre 1926.

6. L'OPINION D'EUSEBE

- On voit que tu n'habites plus les Montagnes, me dit Eusèbe, lorsqu'il fut revenu de la consternation dans laquelle mon idée de fusion du Locle et de La Chaux-de-Fonds l'avait jeté.

Ce que tu rêves là, ajouta-t-il, est de la pure fantaisie, on n'attelle pas des gens aussi dissemblables que les Loclois et les Chaux-de-Fonniers.

- Mais, si c'est leur intérêt, objectai-je.

- Leur intérêt, leur intérêt, s'écria-t-il ; les socialistes s'imaginent toujours que les gens se guident d'après leur intérêt. Ils sont bien trop bêtes et vicieux pour se guider selon leurs intérêts. La guerre mondiale n'aurait pas eu lieu, le peuple suisse eût accepté le monopole du blé, tous les bourgeois seraient socialistes, les luttes de classes n'existeraient plus si les gens se laissaient guider par leurs intérêts bien entendus. Non, les choses ne vont pas ainsi ; les hommes sont pétris d'orgueil, d'amour-propre, de préjugés, de haines, de parti pris et ils sont dominés par l'ignorance. Leurs intérêts viennent ensuite.

Il y aurait des millions à gagner, par exemple, que cela ne saurait décider ceux du Locle et de La Chaux-de-Fonds à faire ménage commun, parce qu'il y a incompatibilité d'humeur entre eux. Nous autres du Locle, nous aimons ce qui est sérieux, solide, méthodique. Regarde notre horlogerie ; elle est supérieure. Les habitants des bords de la Ronde préfèrent le clinquant, ils aiment le tapage, les plaisirs bruyants. Ils sont capricieux, travaillent par à-coups et passent facilement d'un extrême à l'autre.

Mais c'est parfait, m'écriai-je à mon tour, c'est là précisément ce qu'il faut pour faire un bon ménage : des époux dissemblables qui se complètent l'un l'autre.

- Je ne comprends pas ton admiration pour les Chaux-de-Fonniers, me dit Eusèbe avec aigreur. Ta mentalité ne ressemble guère à la leur.

- Il est vrai, lui dis-je, que je me sens tout à fait Loclois, beaucoup plus Loclois que Chaux-de-Fonnier, mais c'est précisément le contraste qui m'attire vers ces derniers.

- Pour les satisfactions qu'ils doivent te procurer... dit Eusèbe avec dédain. Est-ce que tu as pu les remuer avec la question des logements, l'année passée ? C'est tout au plus s'ils n'ont pas refusé les logements que la Commune a construits pour conjurer la crise. Et se sont-ils dérangés lorsqu'il s'agissait de rendre le droit de vote aux contribuables en retard dans le paiement de leurs impôts ? Et le 5 décembre passé, Paul Graber, avec tout son entrain, a-t-il réussi à les dégeler en faveur du monopole ? Des braillards, te dis-je. Faites du tapage, chahutez, cassez des vitres, ils seront tous là ; demandez-leur une action réfléchie, vous ne les verrez plus.

- Eusèbe, tu me peines, dis-je, tu glisses du pessimisme dans la malveillance et même dans la calomnie. Tes défauts sont pires que ceux

que tu reproches aux autres. L'opposition que tes paroles traduisent est un héritage de la bourgeoisie. Entre bourgeois du Locle et de la Tschaux, on était déjà à couteau tiré. Je comprendrais cela si vous aviez eu à vous disputer le siège de la Société des Nations. Mais il n'en a jamais été question. Il n'y a pas entre vous de brandon de discorde. Je maintiens mon point de vue,

- Tu auras le même succès qu'avec le monopole du blé ou le droit de vote des contribuables, me répondit Eusèbe, et cette malice qu'il m'envoyait ramena un bon sourire sur son honnête figure.

La Sentinelle, 20 décembre 1926.

N.B. : Charles Naine est mort le 29 décembre 1926, soit neuf jours après la parution de cet article dans *La Sentinelle*.

V. COMMENTAIRE DE WILLY SCHÜPBACH SUR LES OBSÈQUES DE CHARLES NAINÉ

*Soirée du Parti socialiste La Chaux-de-Fonds
Cave du Petit Paris, 21 octobre 2009*

À la mémoire de Charles Nainé
(27 juin 1874 - 29 décembre 1926)

(Souvenirs d'enfance et d'adolescence)

Mon cher Président,
Cher(ère)s Ami(e)s et Camarades,

En 1926, écolier d'enfantine au collège de la Citadelle, j'avais déjà entendu parler du *monsieur au regard clair, à la chevelure bien fournie et ondulée, aux sévères et puissantes moustaches*. Il était question de Charles Nainé autour de la table familiale, certes, mais notamment au chalet des *Amis de la Nature*, où se retrouvaient, le week-end, des familles ouvrières.

De très bonne heure, mes parents m'avaient enseigné que, si le Dr Pierre Coullery – “*qui a donné son nom à la rue du tram qui monte du Casino au Bois du Petit-Château*”, m'expliquait-on ! – était *le médecin des pauvres*, Charles Nainé *en était l'avocat*. Sur la photo en bonne place dans l'album familial, ce dernier tenait discours sur la place du Marché, debout sur l'estrade que les musiciens de la Fanfare ouvrière *La Persévérante* venaient de lui céder. Photo que *L'Impartial* eut la géniale idée de reproduire dans son édition du 10 octobre. (1)

L'aboutissement des fouilles opérées dans le tréfonds de ma mémoire, il y a trois à quatre ans, puis confronté à mes lectures de *La Sentinelle*, me permet de restituer mes souvenirs de l'annonce du décès de Charles Nainé au moyen du téléphone arabe à partir de la Place du Marché, mais aussi du cortège funèbre qualifié d'*interminable*.

Au cours de la matinée du mercredi 29 décembre 1926, afin de procéder à quelques achats de fin d'année, nous arrivons mon père et moi sur la place où l'on cause, ma petite main écrasée dans celle rude mais chaude du boîtier or qu'était mon père, moins habitué au port de gants qu'au maniement de la brouette communale sur les chantiers de chômage, à chaque à-coup du régime capitaliste. À peine posons-nous les pieds sur les pavés du marché qu'un copain aborde mon père pour lui annoncer, l'émotion l'emportant sur le sourire habituel :

– *Charles Naine est mort ce matin.*

Le lecteur de *La Sentinelle* a d'autant plus de peine à accorder crédit à cette poignante nouvelle qu'il n'a pas été prévenu de la maladie de Charles Naine, habitant alors Préverenges, et que son dernier article du 28 décembre contenait, in fine, l'annonce des suivants chargés de “*tracer le tableau des idées régnantes, il y a 20 ou 25 ans, dans les milieux horlogers des Montagnes...*”. (2)

Pour la première fois, je vois pleurer mon père, ce dur au cœur tendre, tentant de m'expliquer les mérites de Charles Naine dans la défense des ouvrières et ouvriers, alors que “*les salaires frisaient l'indécence et les cas de maladie... engendraient des drames*”. (3)

Le 31 décembre, afin de participer aux funérailles de Charles Naine avec leurs amis, camarades, frères et sœurs de malheur, mes parents me place chez mes grands-parents habitant un sous-sol, rue de la Charrière 28. Ma dévouée grand-mère m'accompagne sur les escaliers nord de la maison, aux premières loges pour faire un petit signe à mes parents défilant dans le cortège funèbre menant Charles Naine de la Maison du Peuple à sa dernière demeure.

Malgré la longueur du défilé et le froid saisonnier, nous avons regardé ces milliers d'ouvriers et d'ouvrières endeuillés venus de toutes parts avec sobriété et tristesse, remercier celui qui défendait leurs intérêts pécuniaires en s'efforçant de faire reconnaître leur dignité de travailleurs.

Je n'ai plus vécu de manifestations syndicales ou socialistes aussi dignes et imposantes, capables de remplir simultanément la salle communale et la grande salle du Cercle ouvrier de la Maison du Peuple et de constituer un cortège d'un kilomètre et demi au sein duquel l'élément féminin occupait une telle place de choix.

*

Je me souviens également de *la soirée commémorative du 10^e anniversaire de la mort de Charles Naine*, le 29 décembre 1936, qui terminait une année de nombreux bouleversements :

- L'occupation de l'Éthiopie par l'Italie mussolinienne ;
- La victoire du Front populaire en France ;
- Le déclenchement de la guerre civile espagnole ;
- La décision du Conseil fédéral de dévaluer de 30 % le franc suisse, tout en déclarant : “*le franc reste le franc*” !

La Sentinelle consacre une page spéciale à cette commémoration, reproduisant, entre autres, le texte de Charles Naine sur *L'héroïsme des barricades*, *l'Hommage de E.-Paul Graber* et une photo du *buste de Charles Naine* dû au sculpteur André Huguenin-Dumittan. Dès 1929, pendant des dizaines d'années, ce buste a fait face à celui du Dr P. Coullery au Cercle ouvrier de la Maison du Peuple. Si les archives du Cercle Ouvrier furent confiées à Cridor, il est impossible, aujourd'hui, de savoir qui prit soin des deux bustes !

En revanche, j'ai heureusement encore sous les yeux le texte du *chœur parlé commémoratif composé par André Corswant et Paul-Henri Jeanneret*. Présenté par les Avant-coureurs et la Jeunesse socialistes, il se termine ainsi :

– “ *Guidés par une voix qui s'est éteinte voici dix ans,
Nous jeunes, nous apportons nos gosiers clairs et purs,
Notre souffle à ce cri de l'humanité.*

*Peuple de France, qui parle clair, qui parle net,
Peuple de Suisse qui sommeille et tarde trop,
Peuple d'Allemagne qui pense en secret sous le joug,
Peuple d'Autriche, d'Italie, vainement asservis,
Peuple du monde, unissons-nous.”*

– “*Tous avec le grand ami
Qui revit ce soir parmi nous,
Crions ce qu'il aurait pensé :*”

– “*Arrêtez bourreaux, arrêtez assassins.
Respectez la vie des travailleurs.
Respectez la paix du monde.”*

*

Mon cher Président,
Cher(ère)s Ami(e)s et Camarades,

Je vous remercie de votre bienveillante attention. J'exprime, une fois de plus, ma reconnaissance au PS de cette ville, qui est aussi un peu la mienne, en particulier à mon Ami Raymond, pour m'avoir autorisé à faire revivre quelques inaltérables souvenirs d'enfance à la mémoire de Charles Naine !

*

... Et voici quelques images du cortège funèbre, tournées par les actualités cinématographiques de l'époque, récupérées par mon père dans les combles

de la Maison du Peuple, conservées à la Cinémathèque suisse à Penthaz et mises à notre disposition par notre ancienne amie du DAV, Caroline Neeser que je remercie. (4)

(1) “CHARLES NAINÉ, discours du 1er Mai 1923 sur la Place du Marché”, carte postale reproduite par *L’Impartial* les 14 juin 1989 et 10 octobre 2009 ;

(2) “LES SOCIOS”, 1979, édité par le Parti Socialiste de La Chaux-de-Fonds ;

(3) “CHARLES NAINÉ, JOURNALISTE, SA PENSÉE SOCIALISTE”, Recueil d’articles préfacé par E.-Paul Graber, 1928, 2^e volume, dernier article de Charles Nainé, intitulé *Il y a un quart de siècle* paru dans *La Sentinelle* du 28 décembre 1926 ;

(4) “HISTOIRE SOCIALE ET MOUVEMENT OUVRIER 1848-1998”, Brigitte Studer et François Vallotton, Éditions d’en bas, Lausanne, 1997, IIe partie : *Cinéma et mouvement ouvrier*, note marginale No 38, page 207.

VI. « ACTUALITÉ DE CHARLES NAINÉ », PAR BAPTISTE HUNKELER ET JULIEN JEANRENAUD, JEUNES SOCIALISTES NEUCHÂTELOIS

*“ Mesdames, Messieurs,
Chers et Chères Camarades,*

Bonsoir.

Quand nous prenons connaissance de la pensée de Charles-Nainé et que nous la replaçons dans notre temps, nous pouvons en déduire et je paraphraserai Coluche ; « Ce n'est qu'un combat, continuons le début ».

Si nous nous permettons d'introduire le sujet par cette boutade, c'est que nous nous sommes souvent demandé si finalement le monde souhaite surtout se protéger d'une jeunesse pacifiste ?

Aujourd'hui, il n'est plus un jour sans que nous parlions d'armée, de crise, de dangers et de peurs. Ceci créant un climat très propice au patriotisme militaire ou autre vente d'arme.... Pourtant nos dirigeants ne cessent de recevoir les signes de cette jeunesse se refusant d'aller plusieurs mois durant jouer les cowboys. Ces mêmes dirigeants préférant jouer les autruches, voulant déjà abolir la facilité de faire le service civil. Ce même service une fois et demi plus long que souvent nous préférons à un uniforme,

Il suffit dès lors de simplement ouvrir les yeux, de se rappeler ces drapeaux multicolores arc en ciel peace qui ont fleuri avant la guerre en Irak, signe d'une révolte positive contre ces dirigeants pensant que la paix s'obtient par les armes.

Le besoin de pacifisme se fait aussi ressentir quand on voit comment l'armée traite ses soldats, j'en donne pour exemple une petite anecdote personnelle, ayant été obligé de servir, je me suis retrouvé 6 semaines en caserne avant de me faire réformer pour raison de santé. Mis dehors, je dus alors attendre l'arrivée de mon père, sous la pluie de Bière, la caserne, au mois de mars, tongues aux pieds en t-shirt et bas de training. Dans la NAVY on se laisse dire qu'un Marines meurt mais ne se rend pas, le soldat suisse, lui, sert ou va au diable.... Difficile dès lors de ne pas se sentir abandonné par son pays, mais on comprend plus facilement pourquoi la Suisse manque à l'heure actuelle de repères patriotiques....

De plus actuellement, dans notre société constamment en mouvement, il est de plus en plus compliqué de trouver du temps pour l'armée, les étudiant préférant consacrer une année sabbatique à étudier une langue étrangère, profiter d'une année un peu plus récréative, de rencontre et d'enrichissement plus utiles et plus passionnant que derrière un fusil.

Il y a quelques mois, les partis bourgeois ont soutenu devant le Conseil National, la diminution de l'assurance chômage clamant qu'il n'y avait plus d'argent dans les caisses de l'Etat. Ces mêmes partis qui tout dernièrement soutenaient l'achat de nouveaux avions de combat, ce phénomène des partis de droite n'est pas nouveau. En effet, Charles-Naine de son temps déjà, dénonçait l'achat de mitrailleuses quand il n'y avait pas d'argent pour les vieillards, les orphelins et les invalides.

Nous devrions prendre exemple sur le système islandais. Ce pays neutre depuis 1918 ne possède aucune armée. Il fait parti de l'OTAN et de son Etat-major et envoie des fonctionnaires ou des policiers armés pour les missions de maintien de la paix pour l'ONU. Quand l'armée des USA arrêta de gérer la sécurité de l'île, c'est l'OTAN qui envoya des avions pour la sécurité aérienne. Nous pensons qu'un tel système serait bénéfique pour notre pays. En augmentant l'importance des organisations internationales telle l'ONU, nous pourrions créer une seule et unique armée, pour commencer en Europe puis dans le reste du monde, pour créer une meilleure cohésion mondiale. Elle gérerait la sécurité aux frontières avec les pays non-européens et à l'intérieur si nécessaire, par exemple en cas de catastrophe naturelle. Charles Naine disait d'ailleurs, je cite : Il faut créer une union des peuples qui bouleverse tout le vieil esprit et toutes les vieilles traditions patriotiques, or ils n'ont pas le courage de faire ce bouleversement. Parlant ainsi des anciens dirigeants européens.

Le PS n'est donc pas assez revendicateur à ce sujet. Notre parti doit être celui de l'opposition à l'armée et de ce bouleversement que propose Charles Naine ! Il finit d'ailleurs son texte par : Une génération s'approche, soyez-en sûrs, à qui cette contradiction deviendra intolérable. Elle l'est pour nous. L'armée actuelle n'est absolument pas nécessaire. Ses défenseurs sont des gens restés bloqué aux années de la guerre froide et de la peur de l'affreux communisme ou ne souhaitent que le plaisir bête d'étaler un bout de galon, comme disait Charles Naine. Il est maintenant tant d'avancer et d'innover en termes de philosophie sur l'armée. Ce n'est pas elle qui nous donnera l'opportunité de nous faire respecter par le reste du monde.

Je finirai par une citation trouvée sur le site de la GSSA : « La paix est une chose trop importante... pour qu'on la laisse aux militaires tb ».

VII. *SOIRÉE CHARLES NAINÉ À LA CHAUX-DE-FONDS, PAR RAYMOND SPIRA [LE POINT N°275 - OCTOBRE 2009]*

Actualité de Charles Naine

Il n'y a pas de but plus beau que de faire de la société le milieu d'où la plante humaine, dans l'élan de toutes ses sèves généreuses, s'élèvera harmonieuse et forte. Tel doit être le but du socialisme.

Orientation socialiste d'après-guerre (1924)

À La Chaux-de-Fonds, ville de gauche où l'on cherche vainement la moindre ruelle ou la plus petite placette au nom, par exemple, d'Albert Béguin, d'André Corswant, de Paul Graber ou de Paul Pettavel, Charles Naine constitue une heureuse exception puisque la commune lui a dédié l'une de ses avenues.

Mort prématurément en 1926, à l'âge de 52 ans, Naine est une figure mythique du socialisme suisse. Objecteur de conscience, anti-militariste, premier socialiste neuchâtelois élu au Conseil national, en 1911, cet ouvrier horloger devenu avocat était aussi un polémiste redoutable et un écrivain de talent. La section de La Chaux-de-Fonds lui consacra sa prochaine Soirée qui aura lieu **mercredi 21 octobre 2009 à 20 heures**, à la Cave du *Petit Paris* (rue du Progrès 4). Entrée libre.

Au programme, une conférence de **Pierre Jeanneret**, l'un des meilleurs historiens du mouvement ouvrier suisse dont les nombreuses publications font autorité. Il connaît particulièrement bien la vie et l'œuvre de Charles Naine qui milita aussi, durant plusieurs années, au sein du Parti socialiste vaudois.

Selon la tradition de ces Soirées, les camarades Matthieu Béguelin et Théo Huguenin-Elie liront, avec le talent qu'on leur connaît, des textes choisis notamment parmi les articles parus dans *La Sentinelle* dont E.-Paul Graber a publié, en 1928, un recueil (*Charles Naine journaliste. Sa pensée socialiste*).

Puis, avant de donner la parole au public, des camarades des Jeunesses Socialistes diront ce que leur inspirent aujourd'hui les idées de celui qui écrivait en 1902, dans un article dédié « Aux jeunes gens de 16 à 20 ans » :

« ...vous êtes par excellence les amants de la vie, et c'est à vous, les amants de la vie, que des hommes à la conscience bornée offrent des armes pour détruire votre amante. C'est sur vous qu'ils comptent pour une telle besogne, et savez-vous pourquoi ? Parce qu'ils espèrent que vous serez fiers de porter la livrée du bourreau et fiers de manier son

arme. (...) Ecoutez un peu la rumeur qui parcourt la terre, on entend comme le bruit d'une germination puissante, il y aura de l'ouvrage pour les moissonneurs, et ce ne sera pas des moissons sanglantes que vous coucherez à terre, mais, après un travail ardent et pénible, peut-être lierez-vous de pesantes javelles de paix et de justice. »

Un visionnaire

Charles Naine était aussi un visionnaire. Voici par exemple ce qu'il écrivait en décembre 1926, peu de jours avant sa mort, dans un dialogue imaginaire avec un Loclois, intitulé « Rapprochons les clochers » :

« ...pourquoi ne fusionnerait-on pas Le Locle et La Chaux-de-Fonds ; d'une ville à l'autre, il n'y a guère plus que d'un bout de Lausanne à l'autre. Vous pourriez commencer par fusionner vos technicums, vos écoles de commerce, vos écoles supérieures et bien d'autres choses. Il y a de superbes quartiers à établir le long d'une ligne électrique depuis le Crêt à la Bonne-Fontaine...

- Et Le Locle ! s'écria Eusèbe, que fais-tu du Locle ?

- Ne t'emballe pas, je ne l'escamoterai pas ; en dix minutes de tramway, au plus, on atteindrait ce centre des écoles, des bureaux et des usines, et en vingt ou vingt-cinq minutes de ce centre on atteindrait Neuchâtel. Ne m'interromps pas, je t'en prie ; pour satisfaire l'amour-propre des habitants du Locle, avant de procéder à la fusion, ou en même temps, on désannexerait Les Eplatures de La Chaux-de-Fonds et on les annexerait au Locle, de façon que celui-ci s'étende presque jusqu'à la gare de La Chaux-de-Fonds. Tout le nouveau développement se ferait donc sur son territoire, ce qui serait bien égal aux Chaux-de-Fonniers, puisque alors les deux villes n'en feraient plus qu'une. »

Charles Naine avait donc prévu le Transrun avec quatre-vingts ans d'avance. Quant à sa suggestion d'annexer les Eplatures au Locle, pour mieux faire avaler aux habitants de la Mère-Commune la pilule de la fusion des deux villes, elle m'a laissé pantois. En effet, la rue de la Fusion, à La Chaux-de-Fonds, qui marque la limite avec l'ancienne commune des Eplatures, est perpendiculaire à l'emplacement du futur Espace Le Corbusier qui correspond exactement au centre imaginé par Naine en 1926 !

Le Point N° 275, Octobre 2009

VIII. ANNEXES

[Textes choisis et présentés par Raymond Spira]

1. CHARLES NAINÉ JOURNALISTE. SA PENSÉE SOCIALISTE.

[Recueil d'articles publié en 1928 par E.-Paul Graber à la mémoire de C.N.]

1.1. DE TRES HAUTE IMPORTANCE... ?

Samedi passé, sir Ed. Fry, délégué de l'Angleterre à la conférence de La Haye, s'est levé, solennel, au milieu de ses collègues des autres puissances, et a dit :

« Excellences, j'ai l'honneur de vous soumettre, de la part de Sa Majesté le roi d'Angleterre, une proposition de la plus haute importance. »

Et il a lu ce qui suit au milieu d'un religieux silence :

« La conférence confirme la résolution adoptée par la conférence de 1899, eu égard à la limitation des charges militaires, et vu que les charges militaires se sont considérablement accrues dans presque tous les pays depuis ladite année, la conférence déclare qu'il est désirable de voir les gouvernements reprendre une étude sérieuse de cette question. »

Puis il s'est assis, au milieu des applaudissements des autres délégués, qui se sont levés à leur tour et ont déclaré avec enthousiasme qu'ils appuyaient cette proposition. Le représentant de la France a même déclaré qu'il l'appuyait expressément, ce qui doit être, autant qu'on peut se le figurer, une manière excessivement forte d'appuyer.

L'assemblée a ensuite voté la proposition par acclamation.

La haute importance de cette affaire n'échappera à personne, et M. Carnegie, le milliardaire qui a donné quelques couples de millions pour bâtir un palais de la paix, se félicitera et pourra ajouter un ou deux millions de plus, afin que de pareilles résolutions soient prises à l'avenir dans un local digne de leur importance.

Les divers gouvernements se féliciteront aussi d'arriver à un pareil résultat moyennant une dépense si infime. Car c'est, en somme, à peine quelques mille francs par délégués, Le nôtre, M. le prince, colonel Eugène Borel, ne nous aura pas coûté plus de quelques centaines de francs par jour et pendant un mois ; ce n'est pas encore

pour nous ruiner. Il nous a, paraît-il, dignement représentés et n'a jamais oublié de boire et manger, avec ces Messieurs, en l'honneur de la paix, ceci étant, de beaucoup, plus important que d'appuyer le vœu de M. Fry, car un vœu tout sec ne profite en somme à personne, tandis que des banquets de diplomates, même en faveur d'une idée, ne doivent pas faire maigrir leur homme, Espérons que notre délégué aura au moins montré là, expressément, ses bonnes intentions, puisque les dépêches ne nous disent pas qu'il ait, comme M. Bourgeois, appuyé expressément la proposition Fry.

Il a eu bien tort, du reste, de ne pas le faire, car je crois que M. Bourgeois s'est, par son attitude enthousiaste, désigné assez nettement pour le prochain prix Nobel de la paix, soit la bagatelle de 100'000 francs ; et, comme il y a toujours deux bagatelles de ce genre, M. Borel eût pu décrocher la seconde, ex aequo avec l'ancien ministre français. Ce n'est pas histoire d'avoir cent mille francs de plus. On sait bien que M. Borel n'y tient pas, mais c'est pour l'honneur qui en eût rejailli sur le pays.

Une question se pose maintenant à Berne, au Palais fédéral. A quel Département faudra-t-il faire supporter les frais de notre délégué ? Quand nous avons organisé notre gouvernement, il n'était pas encore question de ces sortes de parlements de la paix, comme notre génération en a vu deux déjà en moins de dix ans. Si nous avons un département des vœux et des souhaits, c'est évidemment à lui qu'incomberait la dépense, mais l'idée de faire quelques centaines de lieues pour déclarer qu'il serait désirable qu'on s'assassine un peu moins est encore trop récente pour qu'on ose en créer un.

Il faudra bien payer la note cependant. A mon avis, le plus juste serait de la faire supporter au budget militaire, pour la raison suivante : A la première conférence, en 1899, une résolution, identique à celle d'aujourd'hui, avait déjà été votée ; or, depuis cette date, les dépenses militaires annuelles ont augmenté en Europe d'environ 1 milliard 750 millions sans compter les milliards des diverses guerres. Notre budget militaire suisse a presque doublé. Il y a des raisons de croire que la résolution de 1907 aura le même effet. Donc, comme ce sont les budgets militaires qui profitent le plus de ces sortes de décisions, il n'est que juste de leur en faire supporter les frais.

La Sentinelle, 24 août 1907

1.2. QUE LEUR REGNE VIENNE !

Que sortira-t-il de la guerre ? Peut-être rien du tout. La veulerie humaine est si grande que nous sommes dans le cas de recommencer après à suivre la même ornière pour retomber dans le même abîme au bout de quelques dizaines d'années. Je dis la veulerie et non la bêtise humaine, car la forme de la pensée découle beaucoup plus du tempérament que de l'intelligence, et si nous n'étions que des imbéciles et non pas des lâches, il est certain que nous ne commettrions pas des crimes comme celui qui s'accomplit maintenant.

Mais qui sait, peut-être serons-nous moins veules après la guerre. Il faut l'espérer sans trop savoir pourquoi. La nature humaine sera toujours la même évidemment, mais les nécessités seront autres, et faisant de nécessité vertu, les hommes auront peut-être un sursaut de courage qui les dirigera dans une nouvelle voie. Je me plais à penser qu'il en sera ainsi parce que demain, pour peu qu'elles le veuillent, les femmes seront maîtresses de la société. Créatures d'instinct plus que de raison, elles nous emporteront en dehors des routes où nous tenaient tant de raisonneurs admirables, tant de doctes penseurs, qui tous ensemble n'avaient plus pour un sou de tempérament.

La guerre, si les choses ne se gâtent pas complètement, aura tué dix millions de jeunes hommes, elle en aura estropié à les rendre absolument inutilisables dix millions d'autres. Il y aura donc en Europe environ vingt millions de femmes qui, sans la guerre, se seraient mariées et qui ne se marieront pas, ou qui, étant mariées, seront devenues veuves. Vingt millions de femmes, et cela pourra être tout aussi bien trente millions, qui remplaceront plus ou moins mal les disparus et les infirmes dans tous les postes qu'ils occupaient avant la guerre. Elles seront, pour un temps, majorité non seulement dans l'état politique, mais aussi dans le commerce, l'industrie, l'agriculture, les professions libérales. Elles apprendront des métiers qui leur étaient fermés auparavant, s'initieront à des problèmes qu'elles n'avaient jamais abordés. On les verra en nombre écrasant dans toutes les grandes branches de l'activité sociale. Elles tiendront entre leurs mains le destin de la société dont elles occuperont toutes les grandes avenues. Qu'elles le veuillent, et leur volonté sera la loi générale ; la tutelle sous laquelle le sexe fort les a toujours tenues tombera. Ah, par exemple, si la chose arrivait, j'imagine que tout ne serait pas rose. L'équilibre, après avoir été si longtemps rompu en notre faveur, sera rompu de nouveau, mais à notre détriment, sans compter qu'il arrivera ce qu'il arrive toujours lorsqu'une catégorie d'individus s'émancipe. Elle n'emprunte que trop

leurs méthodes, à ceux qui l'ont tenue en soumission, et use à l'égard de ceux-ci assez largement de l'autorité dont on a abusé à son égard. C'est inévitable et je prévois que nous serons quelque peu malmenés. Mais nous aurions mauvaise grâce à ne pas nous laisser faire. Par veulerie, nous avons subi les maîtres de l'heure actuelle, par politesse, nous subirons bien les maîtres de l'autre sexe de demain. Et puis, il y a pour moi un argument péremptoire, qui me fait désirer que leur règne vienne. C'est que j'aime le changement ; il me semble qu'on nous a assez vus, et que ce serait le moment de voir autre chose. Depuis le temps que les hommes gouvernent, comment la monotonie d'une règle aussi constante n'a-t-elle pas soulevé le monde ? Rien que cela me donne une triste idée de notre espèce. Et si vous ajoutez à cela la réussite à laquelle le gouvernement masculin aboutit, il y a de quoi, selon moi, pour proscrire le sexe fort pendant des siècles de tous les parlements et de tous les gouvernements.

La Sentinelle, 7 janvier 1916

1.3. LA MARCHE A LA CAISSE

Les journaux français ont souvent fait remarquer ces derniers temps qu'il était plus aisé de demander aux citoyens de verser leur sang que d'ouvrir leur porte-monnaie pour leur pays. Il semble bien qu'il y ait dans cette remarque quelque chose de juste. Malgré tous les embusqués, il y a eu plus d'ensemble, plus d'élan dans la nation pour marcher à la frontière, qu'il n'y en a maintenant pour marcher à la caisse. Serait-ce qu'en prenant une arme et en la brandissant, l'homme satisfait ses vieux instincts de haine et de violence ? Ce qui est un plaisir comme un autre, tandis qu'en puisant dans son gousset un billet pour le donner, il ne flatte ou satisfait aucun de ses instincts. Il froisse au contraire l'instinct de la conservation, qui est souvent bien plus violent pour les biens qu'on possède que pour sa propre personne.

C'est une mentalité assez étrange, car enfin, les biens matériels sont renouvelables, tandis que les forces physiques et la vie elle-même une fois perdues ne se retrouvent plus.

Il doit y avoir là un phénomène d'atavisme. Nous avons hérité de nos ancêtres leur vieille haine du fisc, alors que l'impôt n'était que le tribut prélevé par les despotes sur leurs victimes. Cette haine a persisté à travers les changements de régime et le fisc moderne qui, en démocratie, est la caisse collective administrée par tous, dans l'intérêt de tous, subit encore les effets de la haine ancestrale.

Avec la mentalité actuelle, celui qui verse son sang pour son pays est un héros, mais celui qui lui verse son argent est une poire. Notez que le contrôle des actes diplomatiques échappe presque complètement aux peuples - nos démocraties en sont restées jusqu'en 1914 aux méthodes de la diplomatie secrète - de sorte qu'un soldat ne sait jamais au juste pourquoi il se bat. Par contre, les finances de l'Etat sont assez strictement contrôlées. Le contribuable sait pourquoi il paie.

Il faudrait, par conséquent, renverser sur ce point les traditions. Pour mon compte, je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'on admette d'une façon générale que le soldat est une poire, et que le contribuable est un héros. Qu'on décore donc les contribuables plutôt que les soldats, et qu'on leur élève des tombeaux dignes de leur vertu. Il y a plus de grandeur à accomplir tous les jours, ou du moins toutes les années, un devoir modeste, mais efficace, qu'à faire une fois dans sa vie une action d'éclat qui laisse après elle une traînée de sang.

A la place de M. Musy, je ferais frapper des médailles, cette monnaie de l'orgueil, pour être délivrées aux contribuables les plus méritoires, et j'organiserais des fêtes et des démonstrations patriotiques pour célébrer le dévouement de ceux qui remplissent avec zèle les caisses de l'Etat. De grands cortèges avec drapeaux, fanfares et tambours nous conduiraient chez le percepteur, tandis que les applaudissements frénétiques de la foule salueraient le bruit de l'or roulant comme un Pactole dans les coffres-forts publics. Ce serait la marche à la caisse, remplaçant la marche à la frontière. On chanterait toujours « Roulez tambours » mais avec des paroles adaptées à cette nouvelle forme du patriotisme.

C'est les patriotes d'aujourd'hui qui feraient un nez... si cela se réalisait jamais, eux qui sont si modestes qu'ils s'opposent à la publication des registres d'impôts.

Pour le moment, ils nous offrent un spectacle encore bien différent. La patrie est en danger pour eux toutes les fois qu'on leur demande un effort fiscal. Sept ans après la guerre, le budget de la Confédération est encore en déficit, et ces sept ans ont été sept ans de lutte pour rejeter sur le voisin les charges de l'Etat. La grande masse du peuple elle-même a été entraînée par cet esprit qu'on pourrait appeler l'esprit de renoncement à payer les dettes de la collectivité. Le peuple a refusé l'impôt sur la goutte parce qu'il a suivi

l'entraînement général. Il n'a que trop bien compris l'exemple des classes dirigeantes.

Le 24 mai prochain nous dira si nous voulons persister dans ce genre de patriotisme.

La Sentinelle, 15 mai 1925

1.4. SUPPRESSION DE L'ARMÉE ET DESARMEMENT

Il serait intéressant de voir de temps en temps, par une petite fenêtre, ce qui se passe dans la cervelle de ses contemporains, histoire de savoir, comme disait l'autre, à quoi pensent les gens qui ne pensent pas.

Par exemple, je mettrais volontiers une fois par mois une pièce de quatre sous dans la fente d'un appareil automatique pour connaître ce que pensent de la politique ceux qui n'en font pas. C'est un état d'esprit que je ne puis plus me figurer. J'y parviendrais si mes camarades voulaient bien me donner six mois de vacances à passer dans la brousse, en Afrique ou en Inde, Mais il n'en est pas question, surtout pas au début d'une campagne électorale.

Ainsi, qu'est-ce qu'un profane en matière politique peut bien se dire, lorsqu'il constate que les bourgeois poursuivent le désarmement, tandis que les socialistes réclament la suppression de l'armée, et que les uns et les autres s'attaquent furieusement sur cette question-là.

Le désarmement, la suppression de l'armée, se demandera-t-il, n'est-ce pas deux choses identiques, ou du moins fort semblables, et qui devraient rapprocher plutôt qu'éloigner ceux qui désirent les réaliser ? Pourquoi dès lors, partisans du désarmement et partisans de la suppression de l'armée se combattent-ils avec tellement d'acharnement ?

Je suppose qu'il n'arrivera pas à le comprendre et qu'il jugera la politique une affaire très bizarre. Mais s'il fait un effort pour s'initier à ses mystères, il ne tardera pas à s'apercevoir qu'en vérité la différence est grande entre le désarmement et la suppression de l'armée.

Il verra que la suppression de l'armée est le programme de gens qui veulent laisser le pays sans défense et qu'on nomme de ce fait des antipatriotes, des révolutionnaires, des rouges. Ce sont de mauvais

garnements qui prétendent créer la paix et la fraternité entre les peuples, mais qui désirent la paix et la fraternité rien que pour embêter les bourgeois qui d'ailleurs les veulent également.

Ces derniers, parce qu'ils sont bourgeois, s'opposent à la suppression de l'armée et préconisent le désarmement. Le désarmement, c'est la façon des honnêtes gens de mettre fin aux guerres et de rapprocher les peuples. C'est pourquoi le désarmement ne peut être que l'œuvre des patriotes, des véritables défenseurs du pays.

La suppression de l'armée ! Pouah ! L'œuvre de démagogues de bas étage, d'êtres qui n'ont rien à perdre, qui obéissent aux calculs les plus bas et qui répugnent à verser leur sang et même celui des autres pour la patrie.

Le désarmement, par contre, voilà l'idéal. Ceux qui entendent le réaliser n'agissent pas par lâcheté, ils raffolent du service militaire ; en cas de danger, ils sont les premiers à voler à la frontière. Le désarmement est un sacrifice qu'ils s'imposent dans l'intérêt de la nation et de l'humanité. Ils ont dans les veines le sang des preux de Morgarten. Lorsque le désarmement sera accompli et les guerres impossibles, leur âme sera vide de ce qui en faisait la force et la grandeur, car ils sont patriotes, tout est là. Ils le sont tellement qu'ils sont prêts à désarmer, c'est-à-dire à supprimer ce qui fait leur raison d'être, ils sacrifient leur âme sur l'autel de la fraternité humaine.

C'est beau ! Il y a entre eux et les antipatriotes, qui suppriment l'armée par horreur des coups, un abîme. La réconciliation ne pourra se faire que dans soixante-dix ans à peu près, comme elle s'est faite entre « bédouins » et « pourris », lorsque plusieurs générations eurent exhalé jusqu'à épuisement les vieilles haines accumulées des révolutions de 1831 et 1848.

Quand le bonhomme de profane, dont nous parlons, aura compris cela, il se pourrait qu'il se détournât avec dégoût de la politique. Nous le supplions de n'en rien faire et de croire que la politique n'est pas exclusivement réservée aux imbéciles.

La Sentinelle, 28 septembre 1925

1.5. LA MORT DU CHEVAL

Les lecteurs de la *Sentinelle*, qui ont l'esprit ouvert à tous les progrès, auront remarqué comme nous l'information suivante parue

dernièrement dans la presse : « Aux Etats-Unis, chacun peut se procurer une automobile d'occasion pour quelques dizaines de dollars, c'est donc un luxe qui est à la portée de la plupart des ouvriers. »

Quelques dizaines de dollars, pour un ouvrier américain, c'est un ou deux billets de cent francs pour un ouvrier suisse. Il est donc vrai que l'automobile est devenue en Amérique un moyen de locomotion à la portée de chacun.

Cela est fort bien ; c'est un pas de plus vers le nivellement des classes par en haut, et je ne vois aucun inconvénient à ce que les Américains aient une ou deux automobiles par famille, comme nous avons des bicyclettes en Europe.

Mais, il faut tout prévoir, il faut nous attendre à ce que la même évolution s'accomplisse en Europe. Je ne m'y oppose pas plus que pour l'Amérique et vous non plus sans doute. Cependant ceci nous oblige à envisager les conséquences d'une pareille transformation. Elles sont de diverses sortes. Je vois par exemple notre ami Alfred, l'entrepreneur, se frotter les mains avec un bon rire en songeant aux innombrables garages qu'il aura à construire.

Moi, j'y vois la fin d'un rêve, d'un beau rêve que j'avais espéré caresser jusqu'à la fin de mes jours. Il y a des gens qui aiment la table, d'autres le feu, j'ai vu hier un ami qui adore les abeilles, moi, j'aime les chevaux. J'ai toujours espéré avoir un jour comme client un cheik qui me ferait cadeau d'un beau petit cheval arabe, doux comme un agneau, gracieux comme une gazelle et rapide comme le vent, pour me témoigner sa satisfaction des services rendus. Ces bêtes-là, dans le désert, ne coûtent pas cher, et mangent peu.

Or, qu'est-ce que cette pauvre bête fera désormais dans un monde qui, en dehors des champs et des jardins, ne sera plus qu'un fourmillement de machines d'acier. L'automobile, c'est la mort du cheval, même en rêve, car vous pensez bien que le rêve me suffisait.

- N'est-ce pas déplorable ? disais-je, à Achille, avant-hier, en gare de Chambrelieu, en lui faisant un sombre tableau de la société de demain.

- Que veux-tu, me dit-il, le cheval, ça n'existe plus. Il y a quelque temps, je voyais un gosse auquel on avait donné à Noël un cheval de bois. Eh bien, dans son imagination, son cheval était devenu une

automobile, et il lui tournait la queue comme s'il avait été au volant d'une Ford.

- Voilà, voilà, m'écriai-je, ce que devient la plus noble conquête de l'homme, et l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de la nature. Que les hommes sont bêtes avec toute leur intelligence. Ils suppriment la beauté pour acquérir le confort. Le cheval est perdu, je ne le vois que trop. Peut-être pourra-t-on en garder le souvenir autrement que par l'image, si les communes voulaient bien en conserver quelques exemplaires vivants dans des parcs publics, de grands parcs naturellement, où ils pourraient paître et courir à leur aise. On irait les voir en famille, après le travail et les jours de fête, et par-dessus la clôture on leur tendrait des morceaux de sucre et on leur caresserait l'encolure. Ce serait toujours mieux que de garder des chamois abrutis par une captivité trop sévère.

Mais, j'y pense, quand nous serons en pleine époque de l'automobile, les gens n'iront plus voir les parcs publics, ils rouleront comme des forcenés à deux cents kilomètres à l'heure. Pour une fois, le progrès me paraît une chose redoutable.

La Sentinelle, 22 mars 1926

2. HISTOIRE D'UNE GRÈVE À LA CHAUX-DE-FONDS

Par Charles Naine [1904]

Dans cet opuscule de 32 pages, sous-titré *Le Gouvernement et l'Armée contre les ouvriers*, Naine relate les événements qui se sont produits en été 1904 à La Chaux-de-Fonds, à la suite de la grève déclenchée le 8 juillet par le Comité du syndicat des maçons et manœuvres dans le but d'obtenir du patronat, d'une part le respect de la convention conclue en 1896 et 1897 et d'autre part des augmentations de salaire. Selon une notice publiée dans l'ouvrage d'Anne-François PRAZ, *Regards sur une Belle Epoque. La Suisse de 1900 à 1909* (Ed. Eiselé 1990) : « La construction connaît un boom considérable : on compte 1600 ouvriers, surtout des saisonniers tessinois et italiens. Leur salaire moyen est de 41 centimes l'heure, alors qu'un repas très simple (café, pain et pommes de terre) coûte 35 centimes. » (*op. cit.*, p. 150). Alors même qu'aucun incident ne s'était produit et que les grévistes s'étaient montrés très disciplinés, le Conseil d'Etat, à l'instigation des patrons entrepreneurs, ordonna l'intervention de la troupe, sous prétexte de protéger les ouvriers d'accord de reprendre le travail. Un millier de militaires occupent la ville à partir du 28 juillet. Voici comment Charles Naine raconte la suite des événements (extraits) :

« Le commandement des troupes d'occupation fut donné à M. le colonel

Robert, qui mérita plus tard les félicitations du gouvernement pour sa conduite dans ces circonstances. C'était en effet bien l'homme de la situation : un colosse (130 kilos) d'une force d'hercule et dont quelqu'un me disait : je me suis trouvé quelquefois en sa compagnie, mais j'avoue avoir rarement rencontré un être aussi peu intelligent (j'atténue l'expression).

Le premier acte de M. le colonel Robert fut de faire placarder une affiche sur les murs, portant en tête : « Ordre du commandant de place aux habitants de la Chaux-de-Fonds. »

Cet ordre comportait entre autre, l'interdiction des cortèges et des rassemblements.

Le commandant informait d'ailleurs le public qu'il n'hésiterait pas à employer les armes si les circonstances l'y obligeaient.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire l'affiche entière au point de vue de la forme comme du fond ; citons ce petit échantillon :

« Je prie les parents de prendre soin de leurs enfants et de ne pas les laisser circuler seuls dans les rues afin d'éviter des malheurs dont je dégage dès à présent toute responsabilité (*sic*). »

Voit-on ce commandant qui dégage *toute responsabilité* ? On ne saura malheureusement jamais la responsabilité de qui il a ainsi voulu décharger.

Le meilleur jugement qu'on ait rendu au sujet de cette proclamation, nous l'avons trouvé inscrit sur une affiche même, au coin du Casino. Un citoyen y avait tracé en grosses lettres au crayon bleu, ces mots : « De Pfuël en 1831, n'aurait pas mieux dit, (signé) un vieux patriote. »

C'était la première fois depuis 1831, que La Chaux-de-Fonds était occupée militairement et le gouverneur du roi de Prusse ne pourrait avoir été plus dur aux républicains malheureux que ne le fut le colonel Robert à l'égard des ouvriers.

Dans le camp des ouvriers on se conforma en tous points aux ordres du commandant de place. Les assemblées publiques sur la place cessèrent. Le dernier cortège des grévistes parcourut la ville le mardi au moment de l'arrivée des troupes et l'on put assister à cette occasion à un curieux spectacle. Au moment où le cortège des ouvriers passait à la Grande Rue, au milieu d'une foule nombreuse, on vit arriver les guides en sens inverse.

Le contraste était saisissant. D'un côté, les fils de gros propriétaires et de bourgeois, beaux, bien portants, sanglés dans leurs brillants uniformes, défilant fièrement sur leurs chevaux.

De l'autre, les ouvriers en habits usés, maculés de plâtre et de poussière, portant sur leurs figures aux traits rudes l'empreinte du labeur et de la misère. Ils avançaient en chantant cet hymne des travailleurs italiens, aux paroles si nobles et dont la mélodie un peu triste est encore maintenant chantée par les enfants dans la rue.

La foule regardait anxieuse les deux troupes avancer et lorsqu'elles se croisèrent spontanément des applaudissements frénétiques : « Vive la grève ! Vive les grévistes ! » partirent de toutes les bouches. Des femmes pleuraient. Ce spectacle d'une minute avait été comme la vision rapide des tragiques contrastes d'une société qui laisse aux mains de quelques-uns la richesse et la puissance et qui voue les autres à la peine et au mépris. (...)

Mais ce que l'on visait avant tout, c'était d'affamer les grévistes. Nous avons dit qu'ils avaient installé leur cuisine au-dessus de la ville, dans les dépendances du café Mack, à dix minutes environ de toute habitation. Ils restaient volontiers là, à chanter pendant la journée, évitant de venir en ville où plus d'un avait été arrêté sans motif. On prit prétexte de ces chants pour aviser le tenancier Mack que si ce scandale ne cessait pas on lui retirerait la patente d'auberge.

Immédiatement le comité de la grève écrivit au commandant de place que les grévistes ne chanteraient plus, et ils ne chantèrent plus.

Le lendemain le propriétaire informait M. Mack par lettre chargée qu'il devait cesser de louer ou prêter la cuisine pour faire la soupe aux grévistes, sans cela la patente pouvait être retirée dans les vingt-quatre heures, et que, s'il ne se conformait pas à cet ordre, le bail serait résilié également dans les vingt-quatre heures.

D'autre part, tandis qu'on chassait ainsi les grévistes de leur cuisine, on plaçait des gendarmes à la porte des cantines italiennes et l'on demandait à ceux qui voulaient entrer : « Est-ce que vous travaillez, ou bien, êtes-vous gréviste ? » Si l'ouvrier répondait, je suis gréviste, on lui interdisait l'entrée et s'il voulait passer outre, il était immédiatement arrêté

Toutes ces persécutions n'ébranlaient cependant pas la fermeté des grévistes, la grève continuait, l'augmentation du nombre des ouvriers sur

les chantiers était insignifiante, le travail qu'ils faisaient était nul.

Comme du côté patronal et gouvernemental, on prétendait que les grévistes étaient terrorisés par quelques meneurs, Jacob Schweizer, conseiller communal socialiste et Charles Frank, député socialiste, obtinrent que les ouvriers se prononçassent, au vote secret, sur l'acceptation ou le rejet du tarif transitoire proposé par les patrons. Ils présidèrent eux-mêmes aux opérations du scrutin au Cercle ouvrier. Près de 500 grévistes se prononcèrent pour le rejet, 30 environ pour l'acceptation. Il faut dire au sujet de ces chiffres que depuis les débuts de la grève les deux tiers environ des ouvriers étaient partis chercher du travail sur d'autres places où il n'était pas rare, du reste.

Les calomnies gouvernementales retombaient ainsi sur ceux qui les avaient lancées. La presque unanimité des grévistes repoussait les propositions patronales, et la grève continuait.

Le gouvernement qui avait fait cause commune avec les entrepreneurs devait sans doute trouver que la situation commençait à devenir embarrassante. Pour contraindre les ouvriers à reprendre le travail, il allait être obligé de recourir à des mesures de plus en plus violentes.

Ce même jeudi 4 août, je rencontrai un journaliste bourgeois qui me dit en parlant du conflit : « Si les choses ne s'arrangent pas aujourd'hui, je sais de bonne source que le gouvernement va prendre des mesures très révolutionnaires. »

Effectivement le lendemain les grandes rafles et les arrestations en masse commencèrent.

Les autorités en étaient venues à considérer les ouvriers comme des vagabonds, cette opinion était tout particulièrement celle de M. Tissot, conseiller communal, directeur de police.

Le code pénal est cependant formel à cet égard. Il dit à l'article 198 : « Les vagabonds ou gens sans aveu sont ceux qui n'ont ni domicile certain, ni moyens de subsistance et qui n'exercent habituellement ni métiers, ni profession. »

Il faut donc trois choses pour être vagabond : être sans ressources, sans domicile et ne pas exercer habituellement un métier ; or les grévistes avaient tous un domicile, des moyens de subsistance et ils exerçaient habituellement une profession.

Mais on ne s'occupait plus de la loi, il fallait briser la résistance des

ouvriers. Ceux qui ne disposaient pas d'une certaine somme allaient être expulsés. Ainsi, d'une part, on leur refusait une augmentation de salaire parce qu'ils étaient assez payés, et d'autre part on les arrêtait et on les expulsait parce qu'ils étaient trop pauvres.

En même temps que le fond de leur bourse, on demandait aux grévistes à voir leurs papiers, mais on avait eu soin auparavant de donner des ordres spéciaux au bureau de la police des habitants. Une dame qui attendait dans ce bureau pour ses affaires nous a raconté la scène suivante à laquelle elle a assisté : un ouvrier présente ses papiers au guichet avec une pièce de cinq francs.

- Chez qui travaillez-vous, lui demande l'employé ?
- Chez M. B., entrepreneur.
- Dans ce cas, allez demander à votre patron un certificat constatant que vous travaillez, sans cela nous avons des ordres de ne rien recevoir de vous.

Le vendredi matin les arrestations commencèrent donc en masse. Une escouade de gendarmes partait de chaque extrémité de la grande rue pour se rencontrer au milieu, et raflait tout ce qui s'y trouvait. Certaines rues, celles du Grenier et de la Promenade présentaient un étrange spectacle, on ne voyait que des agents conduisant au poste des ouvriers, les mains serrées dans des menottes. Car tous ceux qui étaient arrêtés étaient aussitôt menottés. On avait distribué deux cents paires de menottes à la troupe. Quelques officiers en rapportèrent même triomphalement un échantillon dans leurs foyers, estimant sans cloute que de tels instruments devaient faire désormais partie du bagage de tout bon soldat.

Dans l'espace de quelques heures trois présidents de la grève furent successivement arrêtés. Des mouchards les signalaient aussitôt nommés et la police s'en emparait immédiatement.

Le gros des grévistes se trouvait naturellement aux Crêtets, dans la cantine en planches dépendant du café Mack. Cet établissement fut pris d'assaut par la troupe le samedi 6 août à midi.

Nous avons dit que le café Mack se trouvait au-dessus de la ville. Le 6 août, un peu avant midi, on vit l'infanterie disposée en tirailleurs gravir la pente des Crêtets. La cavalerie et la gendarmerie, après une manœuvre savante, arrivaient par les hauteurs du côté sud. Les grévistes étaient pris comme dans un filet, ils ne cherchèrent ni à fuir, ni à résister ; c'eut été une folie.

Un témoin oculaire de cet événement a bien voulu m'envoyer un récit écrit sur ce sujet ; j'en extrais le passage suivant :

« C'était le samedi 6 août, à midi, nous montions le petit chemin qui longe la propriété Courvoisier pour aboutir à la rue du Grenier.

Tout à coup, en face de l'Union Chrétienne de jeunes gens, nous voyons défiler une quantité de soldats, de gendarmes et de guides.

On dirait la patrie en danger, me dit un de mes camarades. Nous continuons notre chemin et en face de la maison de M. Adamir Sandoz, nous voyons défiler environ 150 à 200 militaires, puis 40 gendarmes, armés jusqu'aux dents, entourant 60 grévistes, lesquels étaient suivis de 200 militaires et d'un peloton de guides.

Le défilé était des plus tragiques ; la plupart des grévistes baissaient la tête d'un air plutôt honteux de se voir conduire en prison comme de vulgaires vagabonds et menottés comme des criminels.

Il y avait parmi eux des vieillards et des enfants de onze à douze ans. L'un deux surtout, un homme d'une soixantaine d'années, nous frappa, il avait la barbe et les cheveux blancs, les mains attachées, comme les autres et sanglotait. Il nous rappelait l'ouvrier que François Coppée a si bien décrit dans sa *Grève des forgerons*. Les enfants aussi pleuraient et disaient : « Mais, monsieur, nous n'avons pas fait de mal. »

A la vue de ce lugubre cortège, mon compagnon et moi nous nous sentîmes changer de couleur. Un jeune Italien qui était à mes côtés en costumes de gypseur, devint plus blanc que sa longue blouse. Un autre jeune homme, un brave celui-là, ne put s'empêcher de s'écrier dans sa colère : « Les salauds, est-ce que c'est comme ça qu'on arrange d'honnêtes ouvriers. »

Un officier de guides entendit parfaitement cette exclamation et se retourna, furieux, ne sachant s'il allait lancer son cheval sur nous, mais je crois que l'attitude d'un robuste boîtier lui fit changer d'idée, car il continua son chemin, se détournant cependant pour nous regarder d'un air furieux.

De l'autre côté du pont des Crêtets, l'agent Maillard souriait en montrant ses dents de fauve et Courvoisier, un espion de la police, le petit-fils du brave père Fritz, l'ardent républicain de 48 qui va figurer sur le monument de la république, souriait d'un air satisfait et s'amusait à compter le nombre des grévistes arrêtés.

Arrivés devant les prisons, de braves citoyens demandent aux gendarmes de relâcher les enfants qui pleuraient de plus belle en voyant le sévère bâtiment et répétaient : « Mais, monsieur, nous n'avons pas fait de mal. » Mais Pandore demeure insensible et déclare qu'il est obligé d'accomplir sa consigne.

En revenant par la rue du Grenier, nous rencontrons un jeune Italien d'une vingtaine d'années auquel nous demandons si on l'avait relâché.

Il nous répond d'un air inquiet qu'il cherche son petit frère qu'il n'a pas revu depuis le matin.

- Il n'a que moi au monde et il n'a pas fait de mal, le petit, ajoute-t-il et il reprend sa course cherchant son petit frère. »

Le lendemain Robert croyant avoir sauvé la patrie, demandait un pasteur pour invoquer la bénédiction de Dieu sur une si belle action. Il n'en trouva pas ; peut-être nos pasteurs se souvinrent-ils de cette parole : « En vérité je vous dis que tout le bien que vous aurez fait à l'un des plus petits de mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même. »

Le soir de ce même jour, ce qui restait de grévistes acceptait le tarif transitoire des patrons auxquels ces derniers avaient fait subir une très légère majoration. La grève était terminée. »

3. PLAIDOIRIE PRONONCÉE LE 25 JANVIER 1915 PAR CHARLES NAINÉ, DÉFENSEUR DE GUSTAVE NEUHAUS ET DE PAUL GRABER, DEVANT LE TRIBUNAL TERRITORIAL IIA

Résumé des faits de la cause

A l'approche des élections fédérales d'octobre 1914, un officier, le major Sunier, aurait, selon les propos que lui prête Charles Nainé dans sa plaidoirie, exhorté sa troupe « à ne pas suivre les candidats antimilitaristes qui, prétendait-il, étaient en train de se reposer et de cueillir des fraises pendant que les pauvres pousse-cailloux suaient pour la défense de la patrie. » Il s'en était suivi une protestation de soldats du bataillon 20, placé sous le commandement du major Sunier. Ceux-ci versèrent à deux reprises une contribution à la souscription permanente de *La Sentinelle*. Dans le numéro 237 du 12 octobre 1914, le journal annonça un versement de 100 francs « d'un groupe de bourgeois du bataillon 20, en protestation de l'attitude du major Sunier » et dans le numéro 247 du 23 octobre 1914, il était mentionné un don de 88 francs « d'un groupe de bourgeois du bataillon 20, à l'occasion du discours du major Sunier, sûrement inspiré par l'approche des élections fédérales... »

Ces faits valurent à Gustave Neuhaus, rédacteur de *La Sentinelle* et à Paul Graber, président de la société propriétaire et directeur politique de *La Sentinelle*, de comparaître le 25 janvier 1915 devant le Tribunal territorial IIa, à Lausanne, sous l'inculpation de « *calomnies graves à l'adresse du bataillon 20 et de l'armée suisse* » pour avoir publié ces deux annonces et « *ainsi faussement imputé à des soldats du bataillon 20 des actes d'insubordination d'une extrême gravité, des crimes militaires de nature à jeter le discrédit sur la troupe et sur l'armée dans laquelle ils ont été commis.* »

Après que l'auditeur (procureur) eut requis une peine de 25 jours d'emprisonnement, les avocats des accusés, Me Brüstlein et Charles Naine, conclurent à la libération de leurs mandants. Conclusions suivies par le tribunal qui acquitta les accusés et mit les frais à la charge de la Confédération.

Voici deux extraits de la plaidoirie prononcée par Naine :

« Je résume mon argumentation : A notre avis le délit qu'on nous reproche n'est pas prévu par la loi. Les auteurs n'en sont ni Neuhaus, ni Graber. La souscription n'est pas une imputation fausse. Enfin, en aucun cas, elle ne constitue une calomnie grave à l'égard de l'armée et du bataillon 20.

Que reste-t-il alors de toute cette affaire ? Rien, rien qu'un procès d'opinion, une tentative de bâillonner la presse, Les procès d'opinion étaient, il y a quelques siècles, fort communs. A notre époque, ils sont devenus rares. On en constate par-ci par-là quelques tentatives dont les tribunaux font en général bonne justice. Celui qui nous occupe aujourd'hui ne saurait nous émouvoir, Messieurs, si les circonstances que nous traversons ne lui donnaient pas un caractère d'exceptionnelle gravité. Ce procès n'est pas un fait isolé, il constitue une manifestation bien typique de l'évolution subie par nos mœurs politiques depuis un certain temps, évolution qu'un grand journal qualifiait récemment de « Crise de la démocratie ». Cette crise ne fait guère l'objet de discussions publiques et cependant chacun la sent et tout le monde en parle, nous ne saurions la taire ici, car nous risquons d'en être victimes. Depuis plusieurs années déjà, une partie de nos concitoyens semblent être fascinés par l'organisation non seulement économique, mais aussi politique d'une grande monarchie voisine. Nous copions cette organisation non seulement dans ce qui peut être concilié avec nos institutions républicaines, mais encore dans ce qui leur est contraire. Lorsque la guerre a éclaté en Europe, soit par crainte, soit par affolement, nos dirigeants se sont précipités vers les moyens les moins libéraux. Je vous ai dit tout à l'heure comment le gouvernement fédéral s'est placé au-dessus de la Constitution et s'estime revêtu d'une

véritable dictature. Le 3 août, les Chambres abdiquaient devant lui au sujet de la nomination du général. Plus tard, à la session de décembre, nous avons vu la liberté de la parole supprimée au Conseil national, précisément dans le cas de Paul Graber, et au Conseil des Etats dans le cas de M. Rothen, député du Valais. Dans cette même session, les Chambres ont supprimé le droit de referendum du peuple pour des lois fiscales très importantes, et la censure se charge de supprimer la liberté de la presse avec la sanction des tribunaux militaires. Tout cela, sans qu'il soit possible d'invoquer les nécessités de la défense nationale. Aussi partout, dans tous les milieux, chacun se demande, est-ce qu'après avoir abandonné à l'Allemagne une partie de notre souveraineté en matière ferroviaire, après lui avoir acheté nos canons, nos mitrailleuses, nos avions, nos chevaux, après lui avoir emprunté le « drill » et le pas de parade, est-ce que nous allons encore lui emprunter ses mœurs politiques et ses institutions monarchiques ? Et la situation est d'autant plus grave que cette crise de la démocratie tend à se compliquer malheureusement d'un conflit de races. Dans la Suisse française et dans la Suisse italienne, la tendance existe, de plus en plus forte, à voir dans les mesures de coercition une manifestation générale de l'esprit des Suisses allemands. Nous croyons que c'est une erreur et nous sommes certains que dans la Suisse allemande aussi, le sentiment démocratique réagira vigoureusement. Mais la tendance n'en existe pas moins et elle nous paraît dangereuse pour l'avenir du pays. Le procès d'aujourd'hui revêt de ce fait une importance extraordinaire et c'est pourquoi tous les esprits véritablement républicains s'en sont émus et commencent à s'agiter. Une condamnation signifierait que, sous le couvert de la défense nationale, on est décidé à réprimer par la force les opinions qui déplaisent, en jetant en prison ceux qui les expriment. Un tel système n'est plus de la justice, c'est le règne de l'arbitraire, car quelles opinions seront coupables et punissables et lesquelles seront tolérables ? Quelles critiques seront encore permises et lesquelles ne le seront plus ? Allons-nous plus spécialement avoir un honneur de l'armée comme la France en connut pendant l'affaire Dreyfus ou comme la Prusse en connaît un ? Un honneur de l'armée qui relègue les civils au troisième ou dixième rang et les oblige à s'incliner et à s'effacer devant tout ce qui porte un bout de galon. Dans ce cas, la liste des condamnations devra s'allonger, car il surgira toujours des hommes indépendants qui voudront conserver leur franc-parler. » (...)

« Et puis, messieurs, question de justice à part, comment peut-on croire encore que les moyens qu'on emploie contre Graber et Neuhaus pour réprimer leurs idées puissent être efficaces ? Les leçons de l'histoire ne servent donc à rien et allons-nous revivre des temps qu'on croyait disparus ? S'imagine-t-on qu'on puisse étouffer une idée en emprisonnant celui qui

la répand ? La faute commise mille fois par les pouvoirs despotiques, de lutter par la violence contre des idées, est-ce à nous, républicains de vieille souche, à la renouveler en plein XX^e siècle ?

Je pense que ceux qui ont pris l'initiative de poursuites contre Neuhaus et Graber sont des gens qui croient sincèrement que les idées de ces deux citoyens sont des idées néfastes pour le pays et qu'il est de leur devoir de les combattre. Mais, précisément à cause de cela, je suis étonné du moyen qu'ils emploient, car ce moyen ne peut aboutir qu'à un résultat opposé à celui qu'ils se proposent.

Ils se disent : pour tuer ces idées dangereuses, nous allons poursuivre, emprisonner, terroriser ceux qui les défendent. Nous leur fermerons ainsi la bouche et le public se détournera d'eux. Ils ignorent donc, ces hommes que leurs concitoyens ont investi des premières charges de la république, qu'on combat une idée en s'attaquant à l'idée, et que si une idée doit être détruite, elle ne peut l'être que par des critiques et par des raisonnements. Ils ignorent donc, ces chefs de la démocratie, qu'en frappant d'honnêtes gens pour leurs idées, et ceux-ci sont honnêtes, monsieur l'auditeur l'a reconnu lui-même, les trompettes de la réclame vont jeter les noms des condamnés à tous les horizons de la société. L'intérêt du public, alors, s'éveillera, on voudra savoir quelles sont ces idées pour lesquelles on tient de braves gens en prison, et, tandis qu'un geôlier les gardera éloignés de tout contact humain, derrière des murs épais, derrière des barreaux de fer et des portes verrouillées, leurs idées voleront de cerveau en cerveau, comme volent les flammèches et les braises lorsque le vent souffle sur un incendie. Voilà, messieurs, le résultat inévitable, car lier l'homme, c'est déchaîner l'idée. (*L'auditoire éclate en bravos, que M. le président réprime aussitôt*).

On m'objectera peut-être que si tel doit être le résultat d'une condamnation, Graber et ses amis doivent souhaiter être condamnés et leurs défenseurs perdent leur temps à discourir. Hé, messieurs, s'il n'y avait à envisager ici que le succès d'une idée particulière ou d'un parti, nous ne verrions aucun inconvénient à une condamnation, Et c'est en me plaçant à ce point de vue spécial que je disais il y a quelque temps aux deux accusés : ce procès est une affaire excellente ; je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être à votre place. Votre condamnation fera une propagande intense à nos idées. Vous pouvez être heureux de ce qui nous arrive, car, lorsque sévit la réaction et que la démocratie est en danger, il est juste que vous qui êtes à la tête d'un parti d'avant-garde, vous soyez frappés les premiers aux avant-postes. Cela est juste et il faut que cela arrive, pour stimuler l'opinion.

Cela est tellement juste que, maintenant déjà, toute cette population ouvrière du Jura, que la catastrophe européenne et la crise économique avaient tout d'abord accablée, a été réveillée par ce procès. Demandez à Brüstlein, qui assistait, il y a quelques jours, à une assemblée publique

à La Chaux-de-Fonds, assemblée provoquée pour exposer l'affaire que vous allez juger. Il vous dira la foule immense accourue, que les plus vastes locaux n'ont pu contenir. C'est que, sous l'attaque directe, des milliers de volontés se sont raidies, des milliers d'énergies se sont tendues, et une condamnation nous permettrait de faire surgir des milliers d'autres volontés,

Messieurs les juges, nous ne souhaitons cependant pas une condamnation, car, au-dessus d'une idée particulière, au-dessus des intérêts de parti, il y a l'intérêt général. Et, nous estimons que le succès d'une idée, ou d'un parti, serait payé trop cher s'il devait être la conséquence d'un affaiblissement de l'esprit démocratique, le résultat d'une diminution des idées de tolérance et du sacrifice de la liberté de la presse et de la liberté d'opinion. Toutefois, si une condamnation devait intervenir, il est évident que Neuhaus, Graber et leurs amis ne renonceraient pas aux inévitables compensations,

Monsieur le Grand Juge, Messieurs les Juges, nous avons tenté de vous exposer dans notre plaidoirie les faces les plus importantes de l'affaire qui vous est soumise, à vous maintenant de juger. Souvenez-vous que vous ne relevez que de votre conscience et de l'opinion de vos concitoyens que vous représentez ici. Jugez donc selon votre conscience de juges et je crois qu'en ce moment-ci, il n'est pas superflu d'ajouter, jugez aussi selon votre conscience de citoyens républicains.»

Source : *La Sentinelle* devant le tribunal militaire. Plaidoirie de C. Naine prononcée à Lausanne le 25 janvier 1915 devant le Tribunal territorial II a. La Chaux-de-Fonds - 1915. Imprimerie coopérative.

La Chaux-de-Fonds, Octobre 2009.

Ouvrage élaboré par Oğuzhan Can
Secrétaire du Parti socialiste de La Chaux-de-Fonds